

Le sous-sol bouge

La région de Decazeville est en pleine effervescence. Les mineurs sont en grève. Par équipes se relayant, ils occupent depuis plus de quinze jours les lieux de travail, soit au fond ou dans la mine à ciel ouvert de « La Découverte ». Phénomène assez bizarre, dans une certaine mesure la solidarité joue. Les commerçants, eux-mêmes, ainsi que l'évêque du coin, participent; il est vrai que la leur est intéressée.

Le mouvement a été déclenché parce que les mineurs sont inquiets sur la sécurité de leur emploi; le gouvernement ayant pris la décision, en raison de l'absence de la rentabilité de la majorité des puits, de fermer tous ceux du bassin dont l'exploitation est déficitaire.

Si l'initiative envisagée apparaît normale dans le cadre du système capitaliste, il en va tout autrement sur le plan strictement humain.

Sans considération pour les multiples attaches qui lient au sol natal la majorité des Decazevillais, il est question de les transporter — le terme déportier conviendrait mieux, semble-t-il — dans les bassins houilliers du Nord ou de Lorraine. Certains mineurs sont allés étudier là-bas les nouvelles conditions de vie qui leur étaient offertes. Au bout de trois mois, ils sont rentrés au pays complètement désemparés.

En cas de refus des intéressés, leur reclassement sera effectué sur place. Après avoir suivi un stage de formation accélérée pendant six mois, au taux de leur salaire de fond et non à celui du S.M.I.G. comme il est d'usage, ils seraient incorporés dans la production des usines nouvellement implantées, ou qui doivent l'être, dans la région. Un salaire égal à 90 % de leur rémunération actuelle leur serait alors garanti pendant deux ans. Ensuite, la qualification professionnelle qu'ils auraient acquise, dans leur nouvelle branche, leur permettrait de maintenir presque toujours, au même niveau leur gain, et même pour certains, compte tenu de leur habileté, de l'augmenter.

Tout net, les mineurs ont dit : Non ! Ils ont eu cent fois raison. Que deviendront en effet, leur mutation effectuée, les multiples avantages dont ils bénéficient actuellement : durée du travail, charbon, gratuité, frais médicaux et pharmaceutiques remboursés à 100 %, retraite à 55 ans au lieu de 65 ans, etc...

Nous en voyons qui pensent déjà, devant un tel étalage de « faveurs », que ces gens là sont des petits bourgeois. C'est possible, mais rien n'empêche les envieux d'embrasser la profession. Si on débâche à Decazeville, on embâche ailleurs. Une simple visite au fond les fera revenir à une plus saine conception des choses, surtout s'ils gardent en mémoire que la santé d'un mineur, à quarante ans, est moins d'avoir un « coffre de fer », est complètement ruinée, moins d'avoir un « coffre de fer ».

Les maires du département sont prêts à démissionner, si ce n'est déjà fait. Pourquoi, puisque cela permettrait tout au plus d'en nommer d'autres, exactement aussi inefficaces et inutiles ? Le beau zèle des élus municipaux, en cette période, n'est certainement pas étranger au remplacement, au conseil général, du « frère » Ramadier, récemment rapplé près de l'Étre suprême.

Les journalistes bien pensants crachent du stylo et débâtent des années sur cette grève hors série. Un qui tient la corde, et est admirablement bien placé pour décrocher le gros lot, est le nommé Pierre Drouin, qui, dans « Le Monde », du 3, nous développe ses connaissances sur les problèmes économiques et sociaux et ses conceptions réactionnaires sur la question.

Quelques uns sont heureusement plus objectifs, mais pas un n'effleure le véritable problème; c'est effarant.

Tous ont simplement oublié le but à atteindre, pour une économie rationnelle, n'est pas la rentabilité des entreprises mais la satisfaction des besoins de tous.

Les mineurs s'insurgent contre la diminution de leur rémunération en cas de reclassement. Encore une fois, ils n'ont pas tort, et sans entrer dans les détails, constatons que si l'égalité économique intervenait pour tous, avec des conditions de travail propres à chaque profession, ces problèmes ridicules ne se poseraient même pas. Mais, ce n'est pas le cas, chaque profiteur n'ayant d'autre idée en tête que de duper ses semblables, pour garder intacts ses privilèges.

Bien qu'il ne soit pas exclu que les autres le fassent aussi, les mineurs de Decazeville au lieu de s'intoxiquer en lisant le roman de la « Série Noire », ou en utilisant les jeux de cartes, dont ils sont par ailleurs si avides, feraient peut-être mieux de s'intéresser un peu plus à leurs problèmes, sans laisser le soin aux mystificateurs, qui les exploitent sous diverses formes, de le faire. Cela leur serait certainement très profitable.

Le gouvernement doit être assez satisfait de ce qui se passe. Le carreau des mines est abondamment pourvu, on ne sait trop que faire des charbons belge, américain et autres, achetés par contrats, et à Lacq il y a du gaz naturel autant qu'on en veut. Le nommé Delfosse, secrétaire de la Fédération C.G.T. des mineurs, a bonne mine quand il préconise, pour triompher, une grève générale de 24 heures, dans la profession. Il servirait les intérêts du pouvoir qu'il ne pratiquerait pas autrement.

La situation se détériore rapidement dans toutes les branches d'activité. La preuve est d'une extrême facilité à faire et il faut démontrer à tous les producteurs qu'ils seront demain dans la situation des mineurs de Decazeville. Un mouvement généralisé, limité à la région, ne produirait pas grand chose. Pour qu'il ait des chances d'être rentable il doit être, au moins, national, intercorporatif, de durée illimitée.

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes; si ceux-ci l'oublent et demeurent en marge de la lutte engagée, les mineurs en grève risquent fort de se retrouver, dès la reprise, Gros-Jean comme devant.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces

C.N.T.

A.I.T.

A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34^e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 175 Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole 0 40 NF.

11 JANVIER 1992

Le patriotisme est la pire forme de folie dont le monde ait jamais souffert

Charlie Chaplin

Les pires instincts

L'individu doté du moindre instinct vital réalise, obscurément, qu'il est pris dans l'engrenage d'un système qui peut l'amener à la perte de la vie et il comprend, bien tard, que ceux qui profitent de ce système ne sont pas exposés, comme lui, à une fin ignoble. Par son silence, il approuve et sanctionne le crime; les profiteurs du patriotisme, en use et abuse, pour lui faire admettre la nécessité d'apporter la mort, de la provoquer ou de la subir.

C'est un spectacle honteux de voir les profiteurs de la mort organiser des cérémonies pour honorer les victimes de la guerre, alors qu'ils ignorent la considération et le respect qu'ils doivent à la vie. Les animaux s'éloignent avec dégoût de la dépouille d'un animal de leur espèce, certains hommes, tout au contraire, s'accrochent à des cadavres pour en tirer bénéfice et honneur; ils oublient que la plus belle façon d'honorer l'homme est de respecter sa vie. La douleur ostentatoire des cérémonies à titre militaire n'est que propagande patriotique pratiquée hypocritement. « Les armes remuent au fond des cœurs la fange des pires instincts. » De Gaulle (1).

Il n'y a pas de morts glorieux, ce n'est jamais glorieux de pratiquer ou d'être complice d'un assassinat collectif, même si on en devient la victime. C'est tromperie et hypocrisie de berner les survivants d'un massacre ou les enfants des victimes de ce massacre. Il est faux de prétendre que tous ces hommes sont morts volontairement pour un drapeau, ils sont morts assassinés par d'autres irresponsables, devenus meurtriers, pour le compte d'une patrie différente. Ces pauvres victimes ont peut-être apporté, également, la mort à d'autres hommes avant de tomber misérablement. Ce ne sont pas des héros, ce sont des victimes, des irresponsables. Ces hommes n'ont pu réaliser le crime auquel ils participaient; s'ils en ont eu connaissance, ils n'ont pas eu le courage de résister, ils ont cédé devant les commandements d'une conscience qui leur demandait de respecter la vie. La mort du soldat n'est pas un enseignement, c'est un scandale, scandale de résignation et de faiblesse. La foule anonyme se prosternait devant les tombes de ces hommes assassinés. Ce culte la condamne à demeurer la pourvoyeuse infâme des charniers et de vénérer le couteau des sacrificateurs, maîtres du destin des peuples.

Refuser de regarder en face la vérité est un manque de courage et de lucidité. Tout homme doit prendre position sur le problème du refus à la violence. Avant l'obéissance passive à une loi, à une coutume, l'homme

doit interroger sa conscience, il conserve ainsi toute sa dignité.

Le devoir est de forcer l'opinion à sortir de sa torpeur, de son apathie. Le pouvoir de l'opinion est immense. Aucun gouvernement, si despotique soit-il, qui ne tremble aujourd'hui devant la force de l'opinion publique. C'est cette opinion publique qui peut, qui doit, amener les gouvernements au respect de l'humanité et de la conscience universelle.

Pour cela, nous devons, tous, protester toujours, et tant que le mal subsistera, contre la violence, son éducation, sa préparation. Nous devons parler clair et net, dire et écrire ce que notre conscience nous dicte et ne pas trembler devant les États et les lois. Le salut est là, le salut dépend de tous. Chacun peut y contribuer. La paix est à ce prix. Pour abattre la violence, il faut commencer par l'abatre en soi, propager la vérité, amener les hommes au respect de la vie.

A ceux qui tentent de justifier l'état de violence en reprenant le vieux refrain séculaire: «Fatalité de la guerre, plus forte que toute bonne volonté» refrain qui est une attestation de

faiblesse en soi, il faut répondre que la fatalité n'existe pas, ne s'impose pas; la fatalité est la somme de nos erreurs, de nos soumissions, de nos lâchetés.

Que chacun de nous fasse son mea-culpa. Que chacun de nous s'interroge sur ce qu'il a fait pour préserver la paix parmi les hommes. Que chacun de nous réalise qu'il ne peut passer son existence sur terre, bénéficier des biens de la vie et, en même temps, employer toute son activité à lutter contre. On ne peut sans cesse se présenter au banquet de la vie, les mains vides. Il faut que chacun lutte pour apporter aux hommes de demain plus de courage, de lucidité, de vérité, de conscience. Là est la tâche humaine, là est notre seul devoir.

Quand les hommes consentirent à secouer les chaînes si lourdes des mensonges, des hypocrisies, de l'esclavage, celles-ci tomberont d'elles-mêmes, les peuples vivront libres, le sacrifice des objecteurs de conscience, ces pionniers d'un monde meilleur, n'aura pas été vain.

(1) Au fil de l'épée. De Gaulle.
René VILLARD

A la recherche de la vérité Par delà le bien et le mal

Ardisson affirme: «c'est la mission des partisans de la Liberté que d'atteindre le plus possible la Liberté menacée par le furieux développement technique des temps nouveaux» mais notre Camarade oublie que la connaissance de la réalité implique le sentiment de la réalité parce que, à vrai dire, la Liberté n'est pas du tout menacée par le furieux développement technique moderne, mais elle est, comme toujours, menacée par l'égoïsme car en effet, le développement technique ou autre ne tombe pas du ciel mais il est une fonction spécifiquement humaine qui dépend directement de l'Être.

S'il est vrai que: «Ce qu'il importe de favoriser, c'est la formule la plus libérale possible», il est vrai aussi que pour favoriser la formule la plus libérale possible il est indispensable de mettre en pratique les principes anarcho-syndicalistes, libéraux ou anarchistes, à votre choix, il s'ensuit que sans erreur, il est nécessaire de se cramponner aux conceptions anarcho-syndicalistes sans crainte de se salir les mains dans la pratique, ainsi d'une action concrète. Agir ainsi c'est être logique vis-à-vis des principes acceptés en connaissance de cause et en toute liberté en consé-

quence, lorsqu'on lutte constamment pour la transformation radicale de la société l'on s'occupe directement et effectivement des intérêts pratiques du Peuple, mieux que cela, notre action, conforme aux principes, directe et immédiate, a toujours été appréciée par les travailleurs.

Attester que: «Si par peur de se salir les mains l'on se cramponne à la réalité, ce faisant l'on perd toute possibilité de marquer les événements par la volonté anarcho-syndicaliste donc l'on condamne le mouvement à la décadence», c'est avouer que l'on a une piètre opinion et des travailleurs et des principes ou théories que l'on prétend défendre car, il est de notoriété publique que pour conserver la Santé l'on doit éviter tout ce qui peut compromettre ou nuire à la Santé, donc, se cramponner à la réalité, vouloir passer de la théorie aux actes, prétendre aller droit aux buts, éviter les détours toujours très longs, pénibles, épuisants, tout cela n'implique pas du tout que l'on a peur de se salir les mains, c'est plutôt le contraire qui est vrai, donc en agissant ainsi l'on veut, l'on désire éviter les discussions cause de décadence de tout mouvement.

Ardisson est trop intelligent pour

qu'on l'accuse d'être un ignorant qui ne veut ou ne peut pas comprendre que la décadence du mouvement anarcho-syndicaliste et anarchiste est une conséquence, non pas de la peur de se salir les mains, mais de la conséquence de l'effet contraire, c'est-à-dire l'abus de tremper ses mains dans les eaux troubles de la politique même si celle-ci est démocratique, car les compromis, les tergiversations, le collaborationnisme et autres choses encore, au lieu d'être une mise au point, une amélioration du moteur dont les rouages seraient usés, se révéleraient comme des réformes tendant à éliminer le mal vers lequel chacun aspire, à savoir la confirmation ou reconnaissance du Droit qu'à chaque producteur de vivre conformément à une juste répartition de la production dont il est le principal artisan.

Contrairement à ce que pensent les Camarades suédois, les Principes anarcho-syndicalistes, libéraux ou anarchistes ne sont pas «des points de vue dépassés» parce que n'ayant jamais été mis en pratique, il est virtuellement impossible de connaître leur valeur réelle, positive. Toutefois reconnaissons qu'il existe des systèmes, des principes, des méthodes surannés dépassés, tels sont les théories, les méthodes, les systèmes, les principes autoritaires, étatistes, dictatoriaux, écclesiastiques.

La chanson préférée des réformistes c'est celle dont le refrain résonne à l'infini que: «A temps nouveaux il faut des formules nouvelles». Cela nous oblige à sourire car, à moins d'être cinglé, l'on doit reconnaître que l'Etat, l'Eglise, l'Autorité, les Républiques Démocratiques ou Autocratiques sont des archaïsmes, cependant en dépit de leur vétusté ces systèmes sont toujours et de plus en plus en vigueur, ce qui prouverait que l'Être n'est pas aussi intelligent qu'il le croit puisque les anarcho-syndicalistes ultra-modernes du Welfare State, croyent dur comme fer à la nécessité inéluctable, impérieuse de la collaboration, non pas avec l'Etat (l'Etat est un mot, une ombre, donc on ne collabore pas avec des ombres) mais à la collaboration avec les Hommes-Etatistes, il s'ensuit que quiconque oserait critiquer une attitude semblable serait considéré comme: «un élitiste qui refuse de servir leurs idées de la façon qu'exigent les temps nouveaux».

Que penser de cette opinion? Au risque d'être accusé de critique incorrigible, incurable, j'affirme que «des temps nouveaux» signifie tout simplement le Présent, dès lors il est clair que de tout temps il a existé un présent, ainsi les temps nouveaux sont la continuation des anciens «Temps nouveaux» ou présent puisqu'il est virtuellement impossible de vivre dans l'avenir, l'on vit constamment dans le Présent car, tout oserait affirmer que demain il sera encore parmi les vivants? Voilà donc que les: «Temps Nouveaux» n'existent rien du tout, c'est l'Être, les réformistes, les raccommodeurs d'ob-

jets hétéroclites, les dictateurs, les autoritaires qui, afin de redorer le blason vermoulu de l'autorité, prétendent, depuis toujours, qu'à temps nouveaux il faut des formules nouvelles. A les entendre l'on dirait que les Gouvernements-Etatistes contemporains ont changé de fond en comble les méthodes de gouverner, cependant l'histoire montre à quiconque veut voir, entendre, comprendre, analyser que l'autoritarisme bienfaisant ou malfaisant, l'exploitation de l'homme par l'homme sont caduques, que leur survie est due à la mauvaise foi, à l'égoïsme sordide de ceux qui sont incapables de marcher sans guide ni tuteur, ni garde-chiourne ni écclesiaste. Ainsi l'Être, en dépit de son savoir, de son intelligence, de sa grandeur, de sa fierté, de son orgueil, n'a pas encore dépassé le stade mythologique.

Somme toute, pour être logique vis-à-vis d'Ardisson et Compagnie, il faudrait renoncer aux vieux concepts anarchistes et anarcho-syndicalistes. Mais que diable, si pour Jensen, Rudiger, Ardisson, anarcho-syndicalistes ultra-modernes, la collaboration avec les démocrates ou les crasseux, est une action absolument indispensable, qui les empêche d'agir en conséquence?

Personne à coup sûr, c'est à cause de cela, qu'au lieu de se tracasser les meninges pour convaincre les anarcho-syndicalistes du Monde que leur méthode est la meilleure, ils n'ont qu'à continuer leur route sans se préoccuper si les anarchistes et les anarcho-syndicalistes de l'A.I.T. persistent dans une attitude contraire à la leur. Les anarcho-syndicalistes anarchistes et anarcho-syndicalistes leur chemin, intensifier la propagande afin de divulguer les Principes anarcho-syndicalistes véritables, ensuite les travailleurs jugeront les uns et les autres à leur action, à leur comportement, car après tout, il n'y a qu'une seule manière d'être sincère et honnête, c'est de l'être toujours et en toute circonstance, donc quand on veut annuler l'Etat, l'Autorité on agit en conséquence, voilà la vérité, le reste n'est que verbiage inutile, voire dangereux. Disons les sans crainte, la prétendue modernisation des méthodes révolutionnaires n'en est pas une et si d'après Ardisson, «le totalitarisme vit des injustices sociales» c'est une erreur de croire que l'Etat démocratique applique toujours et en tout temps et lieu, la justice intégrale.

Nous approuvons de toute la force de notre âme, la décision suivante de la S.A.C.: «Toute guerre est une preuve de primitivité bestiale et de barbarie. La S.A.C. dénonce la guerre comme ennemie de la civilisation. Elle lutte de toutes ses énergies pour la réduction des armements et le désarmement total.» Voilà un langage absolument précis et conforme aux principes anarcho-syndicalistes et toute autre déclaration anarchiste, cependant si «tout chemin mène à Rome» la collaboration n'implique pas abolition.

Luc BREGLIANO

Les théories et les réalités (1)

Dans le «manifeste communiste» Marx définit la lutte des classes: «La société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale n'a pas aboli les antagonismes de classes, elle n'a fait que substituer de nouvelles classes aux anciennes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte».

De toutes les classes qui, à l'heure présente, se trouvent face à face avec la bourgeoisie, le prolétariat, seul est vraiment une classe révolutionnaire. Les autres classes périssent et périssent avec la grande industrie. Le prolétariat, au contraire, en est le produit le plus spécial. Les classes moyennes; petits fabricants, détaillants; artisans, paysans, combattent la bourgeoisie parce qu'elle est une menace pour leur existence en tant que classes moyennes. Elles ne sont pas révolutionnaires, mais conservatrices. Qui plus est, elles sont réactionnaires; elles demandent que l'histoire fasse machine en arrière. Si elles agissent révolutionnairement, c'est par crainte de tomber dans le prolétariat.

Il est évident que ces déclarations furent d'un réalisme saisissant, d'une lucidité extraordinaire... mais, le Temps ne respecte rien, et peu à peu, il désagrége les théories qui semblaient devoir conserver éternellement leur valeur...

Au temps où la machine aidait l'homme dans son labeur, au temps de Marx, on ne pouvait prévoir qu'un jour elle se substituerait à lui complètement, ce qui, aujourd'hui, est

devenu l'espoir des vrais révolutionnaires et la crainte des conservateurs.

En face de cette prochaine réalité, la lutte sociale se trouve déplacée; le problème urgent n'est pas de produire mais de distribuer. D'où, conséquence logique et nécessaire: le problème social perd son caractère prolétarien pour devenir un problème de consommation et d'usage.

Les classes se fondent dans les besoins en donnant à l'insatisfaction un caractère révolutionnaire. On ne peut plus considérer le travail comme la base de la libération sociale. Désormais, il s'agit de satisfaire les besoins et les loisirs, et si l'on veut conserver le qualificatif «classe», il faut rassembler dans ce cadre l'ensemble des consommateurs et des usagers que l'inégalité sociale laisse dépourvus ou insatisfaits.

Marx a entrevu le phénomène de la surproduction, mais n'a su en tirer toutes les conséquences: «La société bourgeoise moderne qui a mis en mouvement de si puissants moyens de production et d'échange, ressemble au magicien qui ne sait plus dominer les puissances infernales qu'il a évoquées».

Le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses créées dans son sein. L'industrie en se développant, non seulement grossit le nombre des prolétaires, mais les concentre en masses plus considérables; les prolétaires augmentent en force et prennent conscience de leur force.

Les intérêts, les conditions d'existence des prolétaires s'égalisent de plus en plus, au fur et à mesure que la machine efface toute différence dans le travail, et, presque partout, réduit le salaire à un niveau également bas.

Marx n'a pas entrevu l'intellectualisation de la production qui transforme en cadres ou techniciens — par enseignement ou remplacement — ceux qui sont remplacés par la machine dans les travaux de force.

Le prolétariat se trouve divisé en catégories multiples, aux conditions différentes et inégales: l'unité prolétarienne se trouve rompue par l'embourgeoisement des plus aptes. La production tend à devenir le fief de la technocratie.

Nous devons attirer l'attention sur le fait de la multiplication des cadres et des employés, ces derniers se considèrent peu à peu comme les organisateurs et les responsables de la production. Cela est si vrai que l'on voit les partis marxistes, le bolcheviste en particulier, accorder une attention privilégiée, à ces catégories en déclarant que la lutte pour l'égalité des salaires serait une injustice... Ce qui signifie que le P.C. n'attend pas l'érection de la dictature du prolétariat pour établir le droit inégal; il le soutient déjà en régime capitaliste.

Non seulement la machine n'égale pas les conditions d'existence, mais elle crée ces catégories dont personne ne peut ignorer l'existence. Les travailleurs occupés.

Les techniciens occupés. Les travailleurs en chômage technique. Les rentiers, économiquement faibles.

L'interprétation de Marx, si lucide soit-elle, aboutit d'ailleurs à une solution inattendue: la dictature du prolétariat pour l'abolition des classes et le développement du droit inégal, à chacun selon son travail, tel qu'il est, tel qu'il sera, pour progresser vers l'égalité des conditions, c'est-à-dire vers le communisme...

Nous traiterons cette question fondamentale du marxisme quand nous analyserons le paragraphe relatif à la période transitoire chère à tous les marxistes, et ayant reçu les interprétations les plus diverses. Notons déjà, dès maintenant, que l'expérience russe est assez triste et assez éloquent pour nous démontrer l'utopie du marxisme à la recherche de la liberté par le chemin de la dictature vis-à-vis des classes. L'histoire a stupéfié d'une vocation qui prétend utiliser le «droit inégal» pour aboutir à l'égalité des conditions...

Nous n'attaquerons pas Marx. Si importants puissent être ses travaux, ils datent d'une époque lointaine: ils sont fatalement limités dans l'avenir.

Kropotkine, Bakounine et tant d'autres qui l'ont précédé ou suivi, ont produit une somme de critiques et de suggestions de principes et de théories dans lesquelles nous puisons largement. Mais nous ne sommes pas devenus pour autant des Kropotkine ou des Bakouninistes quelconques nous estimons fort leurs apports, il

serait antiscientifique de nous lier au passé de telle façon que nous serions gênés dans notre marche progressive.

Faire d'une œuvre un évangile, c'est sacrifier la raison au sentiment religieux. Et le fanatisme et le jésuitisme des marxistes s'explique par le fait que leurs croyances ébranlées se sont reportées sur une œuvre sociale avec la même foi et le même aveuglement qu'ils professaient autrefois vis à vis des religions les plus diverses.

Raspail a traduit cette psychose avec beaucoup de clarté: «L'admiration pour les monuments élevés par les anciens à l'aide de leur seul génie, ne doit pas aller jusqu'à un engouement rétrograde, qui nous porte à leur attribuer par anachronisme tout ce que les siècles suivants ont découvert de plus qu'eux. Lorsque dans un livre se rencontrent tant de lacunes et d'imperfections, n'en faisons pas une Bible et un symbole; n'y enchaînons pas le progrès avec la cheville de la foi et une dévotion aveugle».

Nous avons emprunté à Marx comme à tant d'autres. Nous utilisons du passé ce qui convient aux exigences du présent, mais nous oublions de ce passé ce que l'expérimentation a définitivement condamné.

La Politique ayant échoué sur tous les plans, nous marchons et bâtissons dans le social.

(1) Voir C. S. N° 171 à 173.
(à suivre)

Información española

En la ventolera

La razón

INFELICES FIESTAS

BURGOS. — En esta tierra, la más católica de España, ha ocurrido un siniestro cuyo gasto pagan con la vida varios jóvenes españoles de los que trabajaban en Alemania. Un autobús procedente de ese país chocó con un camión remolque, desgranándose el primero con tan mala fortuna que fueron recogidos del fondo seis cadáveres y una treintena de heridos. Llamábanse los muertos Arnold Henkel (chofer del vehículo, alemán), y Matilde Gómez de Pablos, Francisco del Barrio Martínez, José Segura Robredo, Pilar Vázquez Álvarez y Francisco Osorio Rodríguez.

VATICANO

CADIZ. — Las primeras cigüeñas procedentes del África han regresado a la península sobrevolando Tarifa a unos 30 metros de altura. La bandada se componía de 200 aves. Como es sabido, el regreso de las simpáticas zancudas es indicio de buen tiempo.

LOBOS

ZAMORA. — Manadas de lobos han penetrado en el pueblo de Lubián devorando a todos los perros y causando estragos en los corrales. Esa comarca es la más infestada de alimañas de toda España.

ESTADISTICOMANIA

MADRID. — De las 800.000 mujeres solteras que se calcula existen en España, 100.000 son atribuidas a Madrid y 35.000 a Barcelona.

LASTIMIA, PERO...

AVILA. — Un puente sin pretti y una camioneta que cae al fondo con sus cuatro ocupantes, muriendo el chofer Juan Sánchez Castillas, el presidente de la Cooperativa de Navalaruz Esteban González, y el párroco de Villanueva de Avila, José Robles Fernández. El cuarto ocupante, Segundo Blázquez, sufre heridas de consideración. Y ahora: ¿por qué un puente sin barandas y un cura y sus compañeros que mueren por falta de apoyo de la Providencia?

ren por falta de apoyo de la Providencia?

ROJIBLANCO

BILBAO. — El barco polaco «Elblage», que llegó de Dantzig con 450 toneladas de semilla de remolacha, cargó aquí ejes cigüeñas, un motor y piezas de repuesto para Polonia.

CONDENA, INDULTO Y «PATRIOTISMO»

BILBAO (OPE). — El joven Ramón de Arrarte fue puesto en libertad después de haber sufrido cuatro meses de prisión en la cárcel de Larrinaga. En el juicio que se celebró contra él por haber descolgado el retrato de Franco en la escuela de Forua con motivo de una velada que allí se dió, el fiscal pidió tres años de prisión, pero el tribunal le condenó a seis meses y un día, después de una brillante defensa del letrado señor Migoya. Rebajada la condena a tres meses en virtud del último indulto, Arrarte continuó en Larrinaga un mes más por no haber satisfecho la multa de 25.000 pesetas que le impuso el gobernador. Por una orden arbitraria de la policía fue obligado a presentarse en la Comisaría durante dos domingos consecutivos para recibir «lecciones de patriotismo».

LA CARIDAD CRISTIANA DE UN CARLISTA

BARCELONA (OPE). — En la sección «De los tiempos pasados», el director del «Pensamiento Navarro» ha publicado esta noticia retrospectiva: «Había muerto en Barcelona el concejal radical Mir y Miró, uno de los anticlericales más caracterizados de la Ciudad Condal, que comía carne de cura o de fraile a todas horas como su manjar favorito. Pero tanto abusó de aquel plato, que era muy peligroso, que se le indigestó y se murió».

El «P.N.» miente. Mir y Miró era el hombre más culto del partido lerrouxista. — (C. S.)

SIGUE LA REPRESSION

MADRID (OPE). — Acusados de «haber intentado la constitución de un grupo anárquico» en la empresa en que trabajaban, han comparecido ante un tribunal militar diez obreros y empleados de la fábrica «Vespa», de Madrid. De las dos mujeres procesadas una ha sido condenada a 14 años de reclusión y la otra a 12. Los restantes acusados han sido condenados a penas que oscilan entre 4 y 16 años. Las condenas no serán ejecutivas hasta que la apruebe el capitán general de la Primera Región.

TRABAJADORES ESPAÑOLES EN FRANCIA

MADRID (OPE). — Veinticuatro mil trabajadores españoles han entrado en Francia durante los ocho primeros meses del año. En total, las entradas en el país vecino, de trabajadores extranjeros totalizaron cuarenta mil, de los que los españoles superaron el cincuenta por ciento. Se ha registrado un aumento en la cifra total del 55 por 100 con respecto al año anterior.

La industria de la edificación, la de obras públicas y de materiales de construcción, son las que absorben el mayor número de trabajadores extranjeros en Francia, con catorce mil obreros contratados en dicho período. En segundo lugar figura la agricultura y el sector forestal y el tercer puesto las industrias del metal. Después de España la mano de obra extranjera más numerosa es la italiana, con dieciséis mil obreros, seguida de los portugueses con cuatro mil.

EL DERECHO A LA INFORMACION

GINEBRA (OPE). — «La Tribune de Genève» publica un extenso artículo titulado «La UNESCO organiza una campaña para que el derecho a la información no sea un privilegio de los países ricos». A él pertenecen los párrafos siguientes:

«Hace trece años, el 10 de diciembre de 1948, las Naciones Unidas, con motivo de su Asamblea celebrada en París, proclamaba para todos los pueblos la libertad de información. Uno de los artículos de la Declaración Universal de los Derechos del Hombre afirma que «toda persona tiene el derecho a buscar, a recibir y a difundir, sin distinción de fronteras, las informaciones y las ideas, cualquiera que sea su medio de expresión».

«Desde entonces mucho se ha discutido sobre los obstáculos políticos que se oponían cada vez más a la libertad de información: censura o control de las noticias, supresión o secuestro de periódicos, o de películas extranjeras, expulsión de corresponsales extranjeros, etc. Pero se ha concedido mucho menos atención a saber si el público tiene realmente, en todos los países, el medio de aprovechar su derecho a la información».

«A grima ver a toda esa juventud que, envuelta por el ambiente de una modernidad tan absurda como idiota, es incapaz de desprenderse de él. Se ha dado a lo fácil, a lo simple; ha de seguir la moda, ha de hacer como los otros, no puede hallar a través de la juventud en demasía, insensible a la farsa, al ruido, al gamberismo y a la fanfarroería».

«Claro que en éste como en tantos otros aspectos de la vida cotidiana, existen importantes excepciones. No exageramos ni inventamos nada al decir que bastantes jóvenes son impermeables a tanta gesticulación y griterío de mal gusto, ya que otro nombre no merece esa manera de manifestar una desenvoltura bastante discutible».

«Acaso el lector haya tenido ocasión de leer el libro cuyo título encabeza estas cuartillas: «Si tous les gards du monde...», o bien visto un film basado en el mismo. En él se demuestra que, sin ser por ellos menos que otro de su edad, un joven puede hallar a través de la radio («amateur» — aficionado), toda una serie de emociones, entretenimientos y placer, siendo al mismo tiempo útil al prójimo, a sus semejantes, lo que no impide dedicar parte del tiempo disponible ni al deporte — racional, no comercializado —, al arte, a la lectura y a la capacitación, o a otra distracción sana, en suma».

Nos ha traído esto a la memoria, el reciente lanzamiento por los norteamericanos de un satélite provisto de emisora de ondas cortas, de longitud solamente utilizada por los aficionados a la radio, o por ciertos organismos privados (estatales, militares). Si la experiencia de ese lanzamiento, en lugar de ser cosa del militarismo (yaquí en este caso), lo fuera con vistas a mejorar esa técnica en provecho de los pueblos, gustos aplaudiríamos ello. Tratándose de obtener información para la guerra, no nos acaba de convencer.

Hemos tenido ocasión más de una vez (ahora ya no) de escuchar esos cambios de impresiones entre aficionados. Es emocionante oír a otro «amateur» situado a una distancia considerable que sin conocer personalmente, os saludó, os deseó ánimos, os da cortas noticias o consejos sobre técnica a seguir, ensayos, pruebas; sobre la situación atmosférica en las antenas. O bien, de pronto, os ponéis a escuchar lo que entre ellos denominan «llamada general», que puede ser dirigida a los de un país determinado, a todos los de un continente y a veces al mundo entero, cuando se trata de una alarma o S.O.S. en el caso de un accidente grave, como una colisión de barcos en alta mar, o bien para pedir el envío urgente de personal sanitario, medicamentos y toda clase de socorro a un lugar apartado de la tierra, a

LOS VOLUNTARIOS DE LA LIBERTAD FRENTE A LA REBELION FRANQUISTA

ROMA (OPE). — Con motivo del 25 aniversario de la guerra de España va a tener lugar en Roma, los días 9 a 11 de febrero del año en curso, una «manifestación conmemorativa de los voluntarios de la libertad que acudieron en defensa de la República española».

Un comité organizador ha cursado las invitaciones a los actos. El llamamiento está suscrito por cincuenta personalidades, entre las cuales figuran los señores Vincent Aurio, Lázaro Cárdenas, Branting, Jules Moch, Francisco Gay, Bertrand Russell, Philip Toynbee, Ferruccio Parri, Aldo Garosci, Camille Huysmans, Léo Collard, J. B. Priestley, Henri Rollin, Spencer Spender, Carlo Levi, Pietro Nenni, Luigi Longo, Fausto Nitti, Elio Vittorini, etc.

Si todos los jóvenes del mundo...

A grima ver a toda esa juventud que, envuelta por el ambiente de una modernidad tan absurda como idiota, es incapaz de desprenderse de él. Se ha dado a lo fácil, a lo simple; ha de seguir la moda, ha de hacer como los otros, no puede hallar a través de la juventud en demasía, insensible a la farsa, al ruido, al gamberismo y a la fanfarroería».

«Claro que en éste como en tantos otros aspectos de la vida cotidiana, existen importantes excepciones. No exageramos ni inventamos nada al decir que bastantes jóvenes son impermeables a tanta gesticulación y griterío de mal gusto, ya que otro nombre no merece esa manera de manifestar una desenvoltura bastante discutible».

«Acaso el lector haya tenido ocasión de leer el libro cuyo título encabeza estas cuartillas: «Si tous les gards du monde...», o bien visto un film basado en el mismo. En él se demuestra que, sin ser por ellos menos que otro de su edad, un joven puede hallar a través de la radio («amateur» — aficionado), toda una serie de emociones, entretenimientos y placer, siendo al mismo tiempo útil al prójimo, a sus semejantes, lo que no impide dedicar parte del tiempo disponible ni al deporte — racional, no comercializado —, al arte, a la lectura y a la capacitación, o a otra distracción sana, en suma».

Nos ha traído esto a la memoria, el reciente lanzamiento por los norteamericanos de un satélite provisto de emisora de ondas cortas, de longitud solamente utilizada por los aficionados a la radio, o por ciertos organismos privados (estatales, militares). Si la experiencia de ese lanzamiento, en lugar de ser cosa del militarismo (yaquí en este caso), lo fuera con vistas a mejorar esa técnica en provecho de los pueblos, gustos aplaudiríamos ello. Tratándose de obtener información para la guerra, no nos acaba de convencer.

Hemos tenido ocasión más de una vez (ahora ya no) de escuchar esos cambios de impresiones entre aficionados. Es emocionante oír a otro «amateur» situado a una distancia considerable que sin conocer personalmente, os saludó, os deseó ánimos, os da cortas noticias o consejos sobre técnica a seguir, ensayos, pruebas; sobre la situación atmosférica en las antenas. O bien, de pronto, os ponéis a escuchar lo que entre ellos denominan «llamada general», que puede ser dirigida a los de un país determinado, a todos los de un continente y a veces al mundo entero, cuando se trata de una alarma o S.O.S. en el caso de un accidente grave, como una colisión de barcos en alta mar, o bien para pedir el envío urgente de personal sanitario, medicamentos y toda clase de socorro a un lugar apartado de la tierra, a

causa de un movimiento sísmico, de un ciclón o inundaciones, colisión aérea, etc., por cuyos motivos la comunicación normal ha quedado destruida, total o parcialmente.

La emoción entonces es intensa. Y cada cual se apresta sin pérdida de tiempo, por encima de fronteras, sin preguntar a las víctimas son de nuestra misma raza, idioma y costumbres, sin averiguar si son amigos o enemigos, a fin de ser útiles al semejante en peligro. Reproducen la llamada, a veces patética, buscan, avisan, traducen, sin perder un solo minuto. La solidaridad internacional se hace efectiva e inmediata. Se olvidan diferencias, odios, envidias; las fronteras no resisten a ese medio de comunicación; los Estados, a veces incapaces de prevenir primero o de remediar después rápidamente los estragos causados por fenómenos previsibles o no, aceptan los servicios: cables, radiotelefonos, etc., que esos «radioamateurs», generalmente anónimos, ya que raramente dan su nombre y si su contrasena compuesta de letras y números, más un signo convencional entre cada agrupación por país, u alcance de onda de emisión de que se sirven.

Entre estos «amateurs» los hay de todas las clases sociales: médicos, comerciantes, obreros, artesanos, ingenieros, agricultores, empleados, etc., a los cuales en general no les guía ningún afán particular y entre ellos suelen ayudarse bastante en el aspecto técnico, aconsejándose mutua y diariamente. Si llegaron un día — y ello es bien posible — a utilizar el Esperanto como idioma general, mucho más se lograría en el conocimiento y acercamiento entre pueblos; la comprensión sería mayor, la soli-

daridad aún más efectiva. Y las perpetuas amenazas de guerra, disminuirían considerablemente.

Si la juventud diera en dedicarse a ello, a comprenderse, a conocerse, a cambiar impresiones, toda esa plaga de borregos que se crean con derecho a todo porque practican una danza impudica con gestos que parecen de afeinados o de marimachos cuando no de descitrados; unas veces pueriles y otras groseros y se idiotizan con canciones decadentes y estupidas, cuanto ganaríamos todos, la propia juventud, sumamente despreciada, la primera. (Todo parece indicar que aquellos pueblos y naciones más adelantadas, cuya civilización industrial es más avanzada, son los que degeneran más fácil, más pronto, moral y mentalmente. Ello, según constatación de los entendidos.)

De que así no sea, de que sigan en ese ambiente absurdo, ya se ocupan hasta más de la cuenta, toda una prensa comercial y «sensacional», infinidad de Emisoras de radio y televisión, de esa televisión que mejor aplicada podría ser de gran ayuda completando nuestra educación e instrucción. Ya vemos que, por desgracia, no es así. Y no lo es porque hallan demasiado campo abonado y anteponen todo el beneficio del negocio que todo ello les representa para sus explotadores.

La juventud desviada, bien haría en buscar el camino que conduce hacia el sentido común, que dicen — no sabemos exactamente si ello es así — es el más común de todos los sentidos. Sería indudablemente la primera favorecida, repetimos. Y daría así al traste con muchos mitos e intereses nada claros.

Julian FLORISTAN

DISCO

El don de la palabra...

Le antepongo el don del silencio. Porque no puedo resistir al verbo torrencial ni los aplausos ensordecedores.

Ni las atenciones irresolubles de puro discursividad.

Cuando mucho se habla poco se resuelve.

Hay Congreso congreso y reuniones con fuegos de artificio palabrero.

Y conferencias circunferenciales.

El barro no se entiende por culpa del abla, bla, bla de las mujeres que abandonan la sartén al fuego.

Anochecido, los hombres se baten inconsideradamente movidos por el bla, bla, bla diurno de sus mujeres.

Hermoso lenguaje el saber callar, y proceder luego de meditar.

En español ya se es discursivo, ostentador, ampuloso.

Justificamos la carencia de gráficos con millones de palabras.

Somos millonarios, pero no en crédito.

La mímica nos salvaría.

Con ser anacrónico, Pierrot me resulta extremadamente simpático. Canta canciones mudas — a la luna, y la luna ya es asquerosa.

No hay, entonces, quimera que valga.

Ni arros: comible en estado de conciencia después de un diálogo de sordos sostenido durante tres horas.

No se labora con el verbo, sino con los brazos.

Brazo y cerebro; a ello volvemos. O estamos perdidos.

Oyendo a Chopin, la irrupción de un «¡Ola! ¿Qué tal?» de compadres es insufrible.

Igual una conversación de 23 años en la cámara de un enfermo al que no se deja morir ni sanar.

Consuela la falta de entierro, pero nos hunde la no ocurrencia de nacimientos.

¿Habemos?

DISCOBOLO

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°)

TELEPHONE: TRUDAINE 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Adresser la correspondance au siège

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9°) — C.C.P. 18.313-68, Paris
Rédaction, Administration et Trésorerie du
« COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9°) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Adresser la correspondance au siège confédéral

REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol.

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE

Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES

Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LILLE

13, rue du Molinel, Lille

Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30

Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5°)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE

Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne. Pour tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Mais l'Etat bourgeois lui fabrique de bons programmes qui lui permettent en «maquillant l'histoire, en choisissant arbitrairement les faits, de... légitimer le présent par le plus égoïste optimisme; qui, par leur enseignement civique et moral, lui permettent de célébrer à l'envie le culte des déesses Patrie et République, et d'inculquer aux fils de prolétaires l'obéissance à toutes les autorités et le respect de l'ordre établi».

Ainsi se fabriquent de bons ouvriers, de bons citoyens, de bons soldats, selon l'évangile de Marianne III et de ses bons apôtres.

Le fait que certains instituteurs s'évadent de la tutelle étatique, libèrent leur enseignement du bourrage de crâne et du dogmatisme, confirme notre opinion, puisqu'ils le font en dehors de l'Etat et malgré lui.

L'Etat veille d'ailleurs; et, tandis qu'il laisse l'Eglise s'insinuer, s'insinuer, dans sa propre maison et prendre pied dans son école laïque, tandis qu'il laisse le clergé attaquer et grignoter sa laïcité, il songe à supprimer les écoles normales trop «peuples et qui sont devenues des foyers communistes».

Nous pouvons conclure que l'enseignement de l'Eglise et l'enseignement de l'Etat présentent les mêmes caractères: tous deux religieux — tous deux dogmatiques — tous deux intéressés — tous deux autoritaires.

Leurs résultats, comme leurs buts et leurs procédés, sont semblables.

L'un fait des croyants, des résignés, l'autre fabrique des serviteurs crédules, confiants, bons citoyens et bons soldats.

Après plusieurs siècles d'enseignement religieux, «le peuple, disent les historiens, avait pris le pli de la misère».

Après des années d'enseignement étatique «ce qui manque le plus aux ouvriers, dit Pelloutier, c'est la science de leur malheur».

Et cela en dit long sur la passivité du peuple.

Croyant, il attend toujours son salut d'un dieu plus que problématique. Bon citoyen, il attend d'un parlement ou d'un ministre (1) à qui il confie sa destinée et qui a bien d'autres intérêts à servir.

Cependant que le temps marche, que des révolutions secouent le monde, que des découvertes enri-

chissent le savoir humain, modifient les conditions de vie..., croyants et citoyens attendent... confiants; ouvriers, ils travaillent pour leurs maîtres, et soldats, ils meurent pour eux.

La religion les abrute; l'Etat les asservit. Educateurs religieux et étatiques peuvent, à l'envie, s'appliquer les paroles de l'archevêque de Cologne: «C'est toi, instituteur et éducateur de demain qui, par ton action au milieu des petits enfants, entouras l'âme enfantine, simple et tendre comme l'argile, de la subtile entrave qu'on ne pourra plus rompre».

Et c'est ainsi qu'à travers des régimes de noms différents, de structure semblable, l'enfant, c'est-à-dire «l'Avenir», fut toujours sacrifié à l'Autorité, ou religieuse ou civile, c'est ainsi que la foule des travailleurs fut toujours asservie à une poignée d'oisifs et d'exploiteurs.

CHAPITRE IV

LA LAÏCITE

Nous nous refusons à appeler enseignement le bourrage de crâne éhonté auquel se livrent les églises et les Etats, toutes les églises, tous les Etats.

Nous nous refusons à appeler instruction ce savoir filtré, sophistiqué, frelaté, qui met aux enfants des verres et des œillères, afin qu'ils suivent docilement la vole que leurs maîtres ont choisie pour eux.

Nous nous refusons à appeler éducation, ce dressage, cette somme d'habitudes, qui fait de l'être intelligent «une mécanique parfaitement montée».

Nous refusons le qualificatif de laïque à un enseignement qui chasse une divinité pour en imposer une autre; qui remplace une foi, un catéchisme, des obligations religieuses, par d'autres croyances, d'autres lois, d'autres obligations aussi impérieuses, aus-

si inhumaines, quoique civiques. L'enseignement laïque n'admet ni dieu, ni drapau, ni emblème d'aucune sorte, ni décalogue, ni cantique, celui-ci fut-il le «Internationale»!

Il n'est ni syndicaliste, ni communiste, ni prolétarien, ni bourgeois, ni militariste.

L'enseignement laïque est tout simplement humain, c'est l'enseignement lui-même, l'enseignement tout court.

Il n'est pas neutre cependant. On ne saurait être neutre entre la vérité et le mensonge.

On ne saurait être neutre quand on poursuit le bonheur de l'humanité, en commençant par le bonheur de l'enfant; quand il s'agit d'élever le degré de civilisation de chaque génération, il ne saurait être question de neutralité.

L'enseignement laïque est humain. Tout en respectant la personnalité de l'enfant, il lui apporte les moyens de dégager progressivement sa forme définitive, humaine, sa personnalité de travailleur, sans la noyer dans la masse grise, amorphe et sans reflets des individus des croyants, des citoyens.

Programme ambitieux, irréalisable pour les enfants des prolétaires d'aujourd'hui, comme pour ceux d'hier.

L'école de demain doit se réaliser.

Réellement unique, elle ne sépare pas les enfants en deux clans: dirigeants et dirigés, chefs et sujets, parasites et travailleurs. Elle s'adressera à tous les enfants, à tous les adolescents, pour en faire des hommes.

Aux enfants, elle apporte les premiers éléments de la culture. Qu'on nous excuse ce mot peut-être un peu prétentieux. Nous entendons par là, la somme des connaissances indispensables qui veut et doit connaître le monde — la somme des connaissances

scientifiques, littéraires de toutes sortes, qui donneront à l'adolescent la possibilité de choisir, d'orienter sa vie de travailleur — la somme de savoir qui, jusqu'ici, fut l'appanage d'un petit nombre de privilégiés et qui, d'ordinaire, doit être à la portée de toutes les intelligences.

A l'adolescent, l'école fournit les moyens de poursuivre sa culture générale, de l'achever dans la mesure que lui permettent ses facultés intellectuelles, en même temps qu'il se spécialise et étudie plus particulièrement la profession pour laquelle le désignent ses aptitudes.

On ne doit plus voir, d'une part, de riches oisifs, plus ou moins cultivés (il y a aussi des canchres chez les bourgeois), de l'autre, des travailleurs, plus ou moins ignorants.

Tous les travailleurs, quels que soient leurs outils, quelle que soit leur besogne, doivent être le plus savants possible. Et l'école n'aura rempli toute sa mission lorsqu'elle aura fait de tous les enfants des ouvriers habiles et instruits.

L'instruction que nous demandons, que nous voulons réaliser, n'est pas ce savoir prosaïque, dont le résultat le plus clair fut, il n'y a pas encore bien longtemps, de jeter «quarante millions d'êtres humains, pour ne parler que de notre pays, contre la plus simple humanité, contre leurs plus clairs intérêts, sur les plus évidents et les plus criminels mensonges» (M.M.).

Non: laïcité est synonyme de vérité. C'est la vérité que l'enfant curieux poursuit et réclame. C'est la vérité que nous lui devons. L'instituteur, non pas en maître, mais en grand camarade, doit, non pas la lui apprendre, mais la chercher avec lui. Ensemble, ils étudient les faits. Ils les observent, les analysent, les comparent. Ils dissèquent les idées, et ont l'honnête

courage d'avouer leur ignorance dès qu'ils ne savent plus, ou qu'ils n'ont plus la certitude de savoir.

C'est la méthode scientifique, la seule laïque, celle qui forme le «libre examen».

Et laïcité est, encore synonyme de liberté.

Ecole laïque égale école de la liberté. La liberté est la première conséquence du savoir; le premier fruit de l'instruction véritable: c'est parce qu'ils sont ignorants, ou munis d'une instruction truquée et incomplète (plus dangereuse encore que l'ignorance totale), que, tels des animaux dociles, les hommes se sont, jusqu'ici, soumis à d'autres hommes.

Mais la liberté est aussi une condition; de l'éducation vraie. L'élève se défie de l'enfant qu'elle commence par accabler du poids de la tâche originelle. L'Etat le pille, le mécanisme sous une discipline déjà militaire.

L'école laïque fait confiance à l'enfant. Elle ne lui impose ni sa morale, ni sa discipline. Elle l

de ser cenetista

los que en nuestro fuero interno vivimos una primavera, una anarquía eterna a pesar de los desgarrones, de las amarguras, de las contrariedades de la suerte.

Y claro; cuando se levanta por ahí una voz renovadora analizamos el sonido, eliminamos de la misma el ruido por si entraña materia básica o, cuando menos, aprovechable. La idea — todos convenimos en ello — no es en nuestro cielo una divinidad, una ley, un prefiijo, sino una concreción moral atrevida que forma cuerpo debido a substanciales aportaciones de innovadores y pensadores obtenidos no en una hora, sino a través de los siglos. Fatigados de la historia, siempre igual, injusta y sangrienta, hemos hecho tabla rasa de los preceptos sociales, despreciado a la ley escrita, condenando a desaparición al Capitalismo, a la Iglesia y al Estado.

Horripila, entonces, una posible transigencia con el Estado, la Iglesia y el Capitalismo, hoy que el Estado y el Capitalismo tienden a fusionarse para, socialmente, perpetuarse. Bien haya el modernismo, que no asusta sino en la medida de lo que puede infundir un retroceso. Si como dijo Ricardo Mella «más allá del ideal hay más ideal», no hay duda de que avanzaremos ininterrumpidamente; pero, por si más lejos del ideal existiera la añagaza de la tradición autoritaria aunque se mostrara con traje de operario, entonces habría que desgarrar la cortina del retroceso para evitar la nueva y despiadada burla que a la humanidad se le prepara. Remozar la ley es vano intento de convertirla en buena; utilizar el Estado para desvirtuar al Estado, es una candidez o falacia dolorosamente demostrada por el leninismo. Intervenir en la cosa pública democrática inauguraria, en cuanto a nosotros, la época de la burocracia sindical, municipal, legalitaria del cenetismo, implicando para nuestra sindical su más inmerecida, implacable y definitiva derrota. Por hoy lo está la C. N. T., de derrotada, y tan impuestos estamos de ello que la sugestión de impotencia nos hace labor incansablemente sin obtención de fruto. Estamos preocupados, frecuentemente indecisos, y únicamente en los rápidos — fugaces — de genialidad cenetista conseguimos dar chispas de brillo a esa joya histórico confederal que hemos, a justo título, heredado.

Pero necesitamos victorias para expulsar de nuestra sígula esa moral de vencidos. Mas ¿cómo lograrlas en tiempo de contrariedades absolutas? Los pasioneros se hartan de triunfos por todo menos en España, los eclesiásticos disfrutan de la solidaridad de los partidos exteriores que les son afines, etcétera; nosotros disponemos de correspondencias limitadísimas en el mundo y cuanto realizamos, bueno o no tanto, poderoso o limitado, se debe exclusivamente a nuestro esfuerzo.

Y bueno; ¿no es interesante esta circunstancia? Sobre que no es exacto el que estemos absolutamente solos ¿no vale su precio de orgullo el sabernos máximos adalides de la causa libertaria en una superficie inmensa en la que privan el materialismo en economía, y el liberticidismo en política?

Porque la C. N. T. y el anarquismo — si, amigos — el anarquismo — valen por su esencia y por su historia más que por nuestro agrupamiento actual, lo que nos convierte — pese a nuestras demérradas humanidades — en guardadores de un tesoro entrañando la esencia del porvenir, ese porvenir que no hay criatura humana que en su minuto de dolor y de goce íntimo no imagine libre de hambres, de explotaciones, de envidias, de violencias, de vejaciones, de injusticias.

Ni democracias, ni religiosismos sociales, ni sociologías estatales ni paraísos proletarios con cadenas y reajuste de clases, darán jamás con la solución humanamente apetecida. Con el Poder enhiesto, el gobierno del hombre contra el hombre, el hambre,

La fiesta del niño en Albi

Esta tradicional fiesta que viene celebrándose todos los años, se celebrará el domingo día 21 de este mes de enero a las tres de la tarde, en la Sala del «Patronage Laïque» en conjunto «Amigos de S.T.A.» y Solidaridad Democrática Española.

A este fin se invita a todos los adherentes y simpatizantes a asistir a esta fiesta familiar en la cual habrá proyección de cine, música de guitarra y acordeón, sin olvidar la participación de cantadores y recital de poesía y versos por parte de los pequeños. Habrá distribución de juguetes y una merienda. Se espera puntualidad porque se empezará a la hora indicada.

Revista CENIT

Sumario del número 131:
Plácido Bravo: «Hoja por hoja»;
«El pensamiento vivo de Antonio Zozaya» (selección de W. Muñoz);
Eusebio C. Carbo: «Afin de ver claro, sinceridad y convicción»;
R. García: «Opresión y revolución»;
Floreal Ocaña: «Valor de la duda y del ser»;
V. M.: «¿Qué es el amor?»;
A. E. Lisenko: «La anarquía»;
«Los arragados» (selección de W. Muñoz);
M. R. Valdivieso: «Un ángel sin alas»;
Denis: «El ladrón»;
Suno: «Microcultura»;
Campio Carpio: «Poesía del destierro» (folleto encuadernable). En la portada: Augusto John, pintor.
1 NF en nuestros puestos de venta, y en su administración: 4, rue Bel-fort, Toulouse (H. G.)

el vilipendio, las matanzas guerreras, en suma, esta vida de desespero contemporáneo, tendrán una continuidad segura, contra cuya trágica verdad los anarcosindicalistas podemos hacer mucho cumpliendo el papel que la historia social española nos asigna.

Si en el amplísimo páramo de la vida somos escasos, a hacer lo posible para ser muchos. Partidos con millones de adherentes hemos visto desaparecer con un soplo fascista, pese a las tácticas infalibles del marxismo. Porque lo que cuenta es la soledad moral del individuo; la convicción razonada, elaborada, de los individuos.

Creyendo, un servidor, que en la C. N. T. somos eso.

Juan FERRER

LA AMISTAD ENTRE COMUNISTAS Y FASCISTAS

BRUSELAS, (OPE). — El boletín de la C.I.S.L. publica la siguiente información:

«Una prueba de los contactos amistosos entre las organizaciones comunistas y fascistas lo ha suministrado la asamblea general de las cooperativas españolas que tuvo lugar en Madrid el mes de noviembre. La reunión la presidió don José Solís Ruiz, delegado nacional de los sindicatos dirigidos por el Estado, los cuales al igual que las cooperativas, se encuentran bajo el control de Falange Española, único partido tolerado en España. Es muy significativo observar que entre los delegados extranjeros se encontraba Tadeusz Janczyk, representante de las asociaciones cooperativas polacas. Este subrayó en su discurso la posibilidad de una colaboración entre las cooperativas de todos los países, sin tener en cuenta diferencias de tipo político. También insistió sobre las ventajas que supone el establecimiento de estrechos contactos entre las cooperativas españolas y polacas, y terminó invitando cordialmente a una delegación de las cooperativas fascistas españolas para que visite Polonia y asista al próximo Congreso de las cooperativas de dicho país.»

«EL JAPON, HOY»

«SOLÍ» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García. Precio: 2,50 NF.

Comunicados

F. L. DE DIJON
Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 21 de enero a las nueve de la mañana en el Café de la Comédie.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA, PARIS

Convoca a sus militantes a la reunión que habrá lugar el próximo sábado, 13 de enero, a las 8 y media de la noche en la F. L.

F. L. DE BURDEOS
Continuando el ciclo de conferencias, el domingo 21 del corriente a las 10 de la mañana y en el local social, Bolsa Vieja del Trabajo, rue Lalande, el compañero V. Llanos disertará sobre «Valor de la solidaridad».

No dudamos de que a este acto acudirán numerosos compañeros y compañeras.

F. L. DE PARIS
Continuación de asamblea el domingo 14 de enero a las 10 exactas de la mañana.

F. L. DE DRANCY
Reunión general para el 14 de enero de 1962 en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE LIMOGES
Convoca a todos los afiliados a la asamblea general ordinaria a celebrarse el día 13 de enero de 1962 a las nueve de la noche en el local de costumbre.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros por el interés general de la Organización, evitando con ello la apatía.

C. R. DE LEVANTE, PARIS

Invita a los compañeros de las cinco provincias afectadas a que asistan a la reunión que tendrá lugar, el día 14 de enero a las 9 de la mañana para proceder a la formalización de nuestro organismo regional. — La Comisión reorganizadora.

F. L. DE BURDEOS
Anuncia asamblea general para el 14 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa Vieja del Trabajo, rue Lalande. Espérase la asistencia de todos los afiliados.

CNT-FILJ, LYON
Día 14 de enero, a las 10 de la mañana en el local del Cours Emile Zola: Charla debate con el compañero Flores de ponente. Tema: «Conceptos y opiniones».

DONATIVOS

PRO PROYECTO DE CULTURA
F. L. Combs-la-Ville: Juan y Juana Fernández, 3; Juan Casals, 5 NF; Emilio Martínez (Angoulême), 5,40; El mismo, 5.

José Gosaes (Doubs), 6; El mismo, 5.

Paris: El Nol de las Cortes, 3.

Evreux: Recaudado por los delegados Pleno Normandía, 90,50.

S. de C. y P. Zona Norte

Secretario C. A.

F. L. THIAIS
Reunión general para el domingo 14 de enero a las 10 exactas de la mañana y en el lugar de costumbre. Presencia indispensable.

El quijotismo español triunfará

La cultura y el franquismo

El 31 de septiembre de 1961, un «generalísimo», enemigo número uno del quijotismo español, celebró, en Burgos, unas llamadas bodas de plata en el poder que, claro, las festeja porque le ha producido, y le continúa produciendo, mucha plata... y hasta oro a costa de empobrecer más y más a España. Víctimas de las medidas «especiales» tomadas para poder celebrar el aniversario del «Gran Crimen» y del gran Bandidaje» contra el pueblo español, fueron miles de «quijotes» con los que acabaron de llenar las cárceles antes mismo que pudieran protestar contra tanta desvergüenza y tiranía.

No faltaron protestas públicas y desde el fondo de los corazones de todos los españoles libres. Pero todos los diarios del mundo anunciaron que la Naturaleza se encargó de realizar la «protesta» más ruidosa. A las medidas toma a por los esbirros franquistas, los elementos naturales, pareciendo obrar de acuerdo con los quijotes que fueron silenciados y encadenados, tomaron la única que les fue posible: con rayos y truenos descargar, sobre la grotesca y sangrienta carnavalesca, de rememoración liberticida, lluvias torrenciales que realizaron una buena tarea de desagregación de los manifestantes y de profilaxis: limpiar las calles de la infección clérigo-franquista-militar que las había inundado, y dejarlas sin las hielas del paso de su incultura. Y estos elementos malos, negativos, continuaron cargando el ambiente de psicología revolucionaria positiva — por las reacciones psíquicas opuestas, adversas a los primeros que las producen — que acabará produciendo la «tormenta» de fuego, más efectiva que la de agua, que terminará con toda la «maleza» que existe en el territorio hispano, y que está impidiendo el desarrollo de la buena cultura y de la Libertad.

La ignorancia limpia es preferible a la inteligencia sucia

Seguimos comentando y opinando. Antes del precitado aniversario, como cada año, desde 19,9, la prensa franquista dió noticias de los festejos que a mediados del mes de julio celebran en España para conmemorar la victoria de las fuerzas nazí-franquistas sobre las de la Libertad. Como si fuera lo definitivo, como si no quedara

la mayoría de españoles que están esperando la hora oportuna, que será menos «cruenta», para derrotar, definitivamente, al régimen dictatorial. Decimos menos «cruenta», como es de desear, porque todo parece dar a entender que se deberá a una «explosión» nacional de la dignidad humana que dejará sin oportunidad de defenderse a las fuerzas protectoras de los nazíes sociales que sufre España, que nada podrán hacer, al que ar paralizadas por la sorpresa, ante la rápida y espontánea acción del pueblo que tomará todas las armas, incluyendo las atómicas, que los americanos tienen en territorio hispano.

El triunfo festejado por los franquistas es, pues, efímero y apenas contará en la historia de la civilización y de la cultura, en los próximos siglos, al ser estudiada nuestra época. Se hablará con cariño de los hombres y de los pueblos, de todos los valores cuantitativos y cualitativos que contribuyeron a la revolución progresiva social, científica y humana, y se menospreciará cuanto trató de frenarla o destruirla. Como ocurrió ayer, mañana se comentará y recordará cuanto fue útil y bueno para la mayoría de nuestros semejantes como hoy se cita a Sócrates, por ejemplo, dejando en el olvido a quienes lo condenaron a morir. Estos jamás imaginaron que a través de los tiempos sólo sobreviviría el pensamiento socrático como sobrevivirá el «espíritu» del Quijote en España y en todo el mundo.

Bien lo dijo Miguel de Unamuno: «La dictadura del pueblo española y otra vez matar a Don Quixote y al quijotismo del pueblo español, pero fracasará. En España impera un jesuitismo militante y militarista... Los tres valores más vitales que el genio español ha creado son Don Quixote, la Compañía de Jesús y el «escubimiento» de América. De los tres, los dos fueron creación de soldados, uno que perdió el brazo (Cervantes) y el otro la pierna (Loyola)... Los jesuitas españoles significan el fin de la cultura, el fin de la fe y el crepusculo del misticismo. Vivendo con privaciones e indiferencia, se mueren en su propia carne, cuando hacen mucho tiempo que han matado su espíritu».

La cultura jesuita es destructiva, abominable. Mejor es no tomarla, ser ignorante, ser analfabeto con mente natural despierta. A este sentir y pensar se atienen la mayoría de los españoles. Y es que en el amplio campo del saber existe algo mucho peor que el analfabetismo: someter el terreno humano a una mala «cultura», porque puede perderse, esterilizarse, acabar por no poder producir buenos frutos y empeorar la naturaleza humana en todos los sentidos. He aquí por qué hoy la mayor parte del pueblo español prefiere «sufrir» analfabetismo pero no tener que aprender el rigido, modelador y «asfixiante» alfabeto jesuitico, de convento y cuartel. Así conserva mejor todas las esencias quijotesas: apartándose, todo lo posible de la inhumana y antinatural «cultura» franquista de sabiduría hisopo y cruz. Y la España de Fernando VII, la España de Torquemada, la España inquisitorial, representada hoy por el franquismo, nada puede contra la acción defensiva del Quijote, que la mantiene mientras recupera fuerzas para vencer en la próxima batalla.

La cultura jesuita es destructiva, abominable. Mejor es no tomarla, ser ignorante, ser analfabeto con mente natural despierta. A este sentir y pensar se atienen la mayoría de los españoles. Y es que en el amplio campo del saber existe algo mucho peor que el analfabetismo: someter el terreno humano a una mala «cultura», porque puede perderse, esterilizarse, acabar por no poder producir buenos frutos y empeorar la naturaleza humana en todos los sentidos. He aquí por qué hoy la mayor parte del pueblo español prefiere «sufrir» analfabetismo pero no tener que aprender el rigido, modelador y «asfixiante» alfabeto jesuitico, de convento y cuartel. Así conserva mejor todas las esencias quijotesas: apartándose, todo lo posible de la inhumana y antinatural «cultura» franquista de sabiduría hisopo y cruz. Y la España de Fernando VII, la España de Torquemada, la España inquisitorial, representada hoy por el franquismo, nada puede contra la acción defensiva del Quijote, que la mantiene mientras recupera fuerzas para vencer en la próxima batalla.

La cultura jesuita es destructiva, abominable. Mejor es no tomarla, ser ignorante, ser analfabeto con mente natural despierta. A este sentir y pensar se atienen la mayoría de los españoles. Y es que en el amplio campo del saber existe algo mucho peor que el analfabetismo: someter el terreno humano a una mala «cultura», porque puede perderse, esterilizarse, acabar por no poder producir buenos frutos y empeorar la naturaleza humana en todos los sentidos. He aquí por qué hoy la mayor parte del pueblo español prefiere «sufrir» analfabetismo pero no tener que aprender el rigido, modelador y «asfixiante» alfabeto jesuitico, de convento y cuartel. Así conserva mejor todas las esencias quijotesas: apartándose, todo lo posible de la inhumana y antinatural «cultura» franquista de sabiduría hisopo y cruz. Y la España de Fernando VII, la España de Torquemada, la España inquisitorial, representada hoy por el franquismo, nada puede contra la acción defensiva del Quijote, que la mantiene mientras recupera fuerzas para vencer en la próxima batalla.

La cultura jesuita es destructiva, abominable. Mejor es no tomarla, ser ignorante, ser analfabeto con mente natural despierta. A este sentir y pensar se atienen la mayoría de los españoles. Y es que en el amplio campo del saber existe algo mucho peor que el analfabetismo: someter el terreno humano a una mala «cultura», porque puede perderse, esterilizarse, acabar por no poder producir buenos frutos y empeorar la naturaleza humana en todos los sentidos. He aquí por qué hoy la mayor parte del pueblo español prefiere «sufrir» analfabetismo pero no tener que aprender el rigido, modelador y «asfixiante» alfabeto jesuitico, de convento y cuartel. Así conserva mejor todas las esencias quijotesas: apartándose, todo lo posible de la inhumana y antinatural «cultura» franquista de sabiduría hisopo y cruz. Y la España de Fernando VII, la España de Torquemada, la España inquisitorial, representada hoy por el franquismo, nada puede contra la acción defensiva del Quijote, que la mantiene mientras recupera fuerzas para vencer en la próxima batalla.

La cultura jesuita es destructiva, abominable. Mejor es no tomarla, ser ignorante, ser analfabeto con mente natural despierta. A este sentir y pensar se atienen la mayoría de los españoles. Y es que en el amplio campo del saber existe algo mucho peor que el analfabetismo: someter el terreno humano a una mala «cultura», porque puede perderse, esterilizarse, acabar por no poder producir buenos frutos y empeorar la naturaleza humana en todos los sentidos. He aquí por qué hoy la mayor parte del pueblo español prefiere «sufrir» analfabetismo pero no tener que aprender el rigido, modelador y «asfixiante» alfabeto jesuitico, de convento y cuartel. Así conserva mejor todas las esencias quijotesas: apartándose, todo lo posible de la inhumana y antinatural «cultura» franquista de sabiduría hisopo y cruz. Y la España de Fernando VII, la España de Torquemada, la España inquisitorial, representada hoy por el franquismo, nada puede contra la acción defensiva del Quijote, que la mantiene mientras recupera fuerzas para vencer en la próxima batalla.

La cultura jesuita es destructiva, abominable. Mejor es no tomarla, ser ignorante, ser analfabeto con mente natural despierta. A este sentir y pensar se atienen la mayoría de los españoles. Y es que en el amplio campo del saber existe algo mucho peor que el analfabetismo: someter el terreno humano a una mala «cultura», porque puede perderse, esterilizarse, acabar por no poder producir buenos frutos y empeorar la naturaleza humana en todos los sentidos. He aquí por qué hoy la mayor parte del pueblo español prefiere «sufrir» analfabetismo pero no tener que aprender el rigido, modelador y «asfixiante» alfabeto jesuitico, de convento y cuartel. Así conserva mejor todas las esencias quijotesas: apartándose, todo lo posible de la inhumana y antinatural «cultura» franquista de sabiduría hisopo y cruz. Y la España de Fernando VII, la España de Torquemada, la España inquisitorial, representada hoy por el franquismo, nada puede contra la acción defensiva del Quijote, que la mantiene mientras recupera fuerzas para vencer en la próxima batalla.

La cultura jesuita es destructiva, abominable. Mejor es no tomarla, ser ignorante, ser analfabeto con mente natural despierta. A este sentir y pensar se atienen la mayoría de los españoles. Y es que en el amplio campo del saber existe algo mucho peor que el analfabetismo: someter el terreno humano a una mala «cultura», porque puede perderse, esterilizarse, acabar por no poder producir buenos frutos y empeorar la naturaleza humana en todos los sentidos. He aquí por qué hoy la mayor parte del pueblo español prefiere «sufrir» analfabetismo pero no tener que aprender el rigido, modelador y «asfixiante» alfabeto jesuitico, de convento y cuartel. Así conserva mejor todas las esencias quijotesas: apartándose, todo lo posible de la inhumana y antinatural «cultura» franquista de sabiduría hisopo y cruz. Y la España de Fernando VII, la España de Torquemada, la España inquisitorial, representada hoy por el franquismo, nada puede contra la acción defensiva del Quijote, que la mantiene mientras recupera fuerzas para vencer en la próxima batalla.

La cultura jesuita es destructiva, abominable. Mejor es no tomarla, ser ignorante, ser analfabeto con mente natural despierta. A este sentir y pensar se atienen la mayoría de los españoles. Y es que en el amplio campo del saber existe algo mucho peor que el analfabetismo: someter el terreno humano a una mala «cultura», porque puede perderse, esterilizarse, acabar por no poder producir buenos frutos y empeorar la naturaleza humana en todos los sentidos. He aquí por qué hoy la mayor parte del pueblo español prefiere «sufrir» analfabetismo pero no tener que aprender el rigido, modelador y «asfixiante» alfabeto jesuitico, de convento y cuartel. Así conserva mejor todas las esencias quijotesas: apartándose, todo lo posible de la inhumana y antinatural «cultura» franquista de sabiduría hisopo y cruz. Y la España de Fernando VII, la España de Torquemada, la España inquisitorial, representada hoy por el franquismo, nada puede contra la acción defensiva del Quijote, que la mantiene mientras recupera fuerzas para vencer en la próxima batalla.

EL SENTIDO DE LO SUPERIOR EN LOS OBREROS HISPANICOS

Los obreros, los que viven de su esfuerzo muscular más que del mental, la clase trabajadora española es la más avanzada del mundo en conciencia social y moral. No ha de extrañarnos, pues, que estos millones de trabajadores tomen el analfabetismo, hoy en particular, como una enfermedad transitoria, sin ninguna gravedad, que le será posible, algún día, no muy lejano, combatir y vencer prontamente: la ignorancia.

Qué bueno rechazar, todo lo malo, preferir ignorarlo y ocupar el tiempo en cosas más útiles, buenas y bellas, manteniendo la integridad moral que permita triunfar, en el futuro, para bien de todos los habitantes de la península ibérica! Y, en último extremo, la ignorancia no es tan mala: un hombre inculto, sin haber aprendido a leer y a escribir puede ser de naturaleza afectiva, sana, tener buenos hábitos, ser solidario, sentirse feliz y contribuir, por tanto, a la felicidad de los demás.

Cuántos hombres cultísimos, a los que envidiamos noblemente saber, que dedican sus muy cultivadas inteligencias para dañar al prójimo, son inferiores a los analfabetos que son seres humanos en el sentido más profundo del término! Y es que, al fin y al cabo, la superioridad de los individuos como la de los pueblos estriba en ser más, sociales, más justos, más morales.

LOS INTELLECTUALES EN LA LUCHA SOCIAL

Nos referimos a los que están dentro y fuera de España. Y constatamos que el quijotismo de los intelectuales hispanos es también una real y firme oposición al franquismo. Este apenas logró, momentáneamente, debilitar la corriente humanista y libertaria de la intelectualidad española que está recuperándose y aumentando su fuerza hasta el punto de que ya se atreve a empezar a mediar con el régimen franquista.

Precisamente las celebradas bodas de plata en el poder por el «generalísimo» han proclamado, lo que podían festejar: el fracaso del plan que pensaban haber realizado, completamente, en los 25 años transcurridos, que empezaron a desarrollarlo, con furia bestial, el 18 de julio de 1936: de no lograr el exterminio físico de todos los intelectuales, de todas las personas con pensamientos opuestos al franquismo, si al menos haber aniquilado el «espíritu» combatiente, noble y generoso del Quijote. Y esto el franquismo ha comprobado que es imposible, porque tendrían que acabar con todos los españoles dado que el quijotismo es lo peculiar en casi todos ellos.

En efecto, en las propias filas de los intelectuales que «vegetan» en España se manifiestan los síntomas de la derrota próxima del franquismo, el fracaso rotundo, terminante, de su programa político-religioso-militar destructivo: movidos otra vez por impulsos débiles — cuya potencia irá en aumento — del quijotismo, herido en la larga batalla entablada en todos los ámbitos hispanos, cientos de intelectuales, de alguna valía, con cierta personalidad, escritores en particular, que han «militado» o — continúan «militando» por necesidad, ya que no todos los hombres tengan manera de héroes y de mártires — en el falangismo y en el monarquismo y en el franquismo a secas, han protestado públicamente, y más fuertemente en privado, contra la censura dictatorial que sigue mutilando, después de cinco lustros, de sus folletos, de sus libros, de sus artículos, de todas sus obras, sus mejores pensamientos. (Terminará)

FLOREAL OCAÑA

La otra Iberia

No quiero recordar el nombre del general que llevó a una península europea a la miseria en la Edad Media. Quiero olvidar a aquel hombre vestido de blanco que un día dijo: «Goa nuestras». Sólo quiero ver entre iglesias y templos a dos pueblos crucificados por los que establecen élitess para aborregar a los pueblos: La «Santa Cruz» y el «Pacifismo militante». La primera lleva camisa negra y se llama Inquisición; el segundo viste de paño blanco y le llaman «Hambre».

Dos penínsulas, dos pueblos, dos doctrinas, dos religiones... Tierra, gente descalza, superstición, miseria negra, hambre blanca, mortalidad infantil monstruosa; Iberia y la India hermanas, cubiertas de oro en altares y templos. Dos decadencias «fulgurantes» salidas de una poesía a la tortura, de la filosofía a la superstición macabra.

La tiranía hace a los rebeldes, de Espartaco al húngaro anónimo caído en Budapest a los 18 años; así como la guerra hace a los pacifistas tipo Tolstói o E. M. Remarque. Extrañamente hoy el pacifista hace guerra... el «pequeño autocrator lusitano», como le llamaba Bernanos, no tiene suerte. Cayó sobre Portugal la bomba descolonizadora dispersada por un

pueblo desgraciado que desconocía las cerillas. Para la tierra de Goa y para la libertad morirán indios; para una divinidad medieval y una noción absurda del derecho de propiedad para la conquista morirán portugueses, se quemarán cirios en las iglesias y perfumes en los templos.

El pacifismo en la India murió, suicidado por las elecciones, «suicidado» porque pacifismo y elecciones para el señor que viste de blanco son la misma cosa: se resumen en una palabra fatal: política.

El pueblo que tiene hambre quiere soñar; la libertad es un regalo más importante que un kilo de pan. El señor Nehru guardará su mayoría en el parlamento indio, con el doble título — envidiado y merecido — de primer pacifista del mundo y primer luchador de la India.Farsa magna. Pero el trabajo estará hecho tarde o pronto. Portugal colonialista, vencido. De algo le habrán servido sus elecciones... con cadenas.

Liberación de una península — ahora ibérica — como propaganda electoral. ¿Quién se atreve? Muy lejos, Durruti y Gandhi, pureza de lucha y anhelo de paz, señores.

E. RODA GIL

Discurso de Paquito Medallas

Querido pueblo, hijos de vuestros padres, los hay que no los conocen, esos son hijos de madre soltera. Los hay también de padres desconocidos. A todos s'n distinción de clases y otras hierbas vegetales no comestibles hasta la fecha: Buenas noches.

A vosotros, que salisteis a defender las calles, las cloacas, las mariposas y los pajarrillos, a todos vosotros voy a dirigirme, voy a contaros lo que siento mi alma, voy a explicaros mis deseos que son los de prosperar el pueblo y yo más que ninguno.

No os faltará trabajo, haré horas extraordinarias, o sea trabajaré 28 horas diarias para me lo comer.

La comida de momento estará racionada, después ya irá en abundancia el abuso de los precios que tendrán.

A los falangistas les pondremos una insignia de cinco flechas porque reconocemos que de alguna forma tienen que hacer el indio.

Tendréis iglesias en abundancia, más que escuelas, aproximadamente tres curas por habitante, que son los que os guiarán al cielo, o sea hacia la miseria, que lo mismo.

Escuelas pondremos pocas, de forma que en España siga existiendo eso que tanto nos horra y se llama analfabetismo. Ya que es una cosa típica para los turistas.

Reformaremos los «Mandamientos de la Ley de Dios», al quinto que dice: «No matarás» nosotros pondremos: «Matarás a todo el que se presente y al que no, le irás a buscar».

Todos iréis a la iglesia a dejar las pocas economías que tengáis, porque alguien tiene que mantener a los curas; y las monjas, luego, irán criando a ver si en vez de tres por habitante podemos tener diez.

Y para que veáis que pienso en vosotros no permitiré que nadie se acueste sin cenar; si alguno no tiene comida que se vaya a paseo. No se dará vida a los ladrones de España; pondremos suficiente policía para que los persiga, de lo contrario nuestro gobierno no podría vivir.

Iremos cambiando a los ministros a medida que vayan llenando la cartera y pondremos a otro que la tenga vacía.

Tendremos Palacios de Justicia, aunque en ellos se cometerán bastantes injusticias.

Cuando en los Bancos haya muchas divisas, para evitar que no nos las roben, me las llevaré a una nación neutra, porque así estarán más seguras de no escaparse.

Se considera a todo aquel que habla mal de nuestro gobierno, de nuestros curas, militares, policías, que nosotros somos muy buenos, por eso mandamos en todo lo que nos da la gana, se hará lo que queramos. No se autorizarán huelgas porque perderíamos dinero, para irnos antes de que nos echen. Porque si algún día nos echan estaremos perdidos.

Supongo que con este corto discurso que os he dado estaréis todos de acuerdo. Nos iremos viendo; a seguid me podréis admirar en las pantallas del cine, en el NO DO, y en las primeras páginas de los periódicos y quizás algún día en el espacio de sucesos que ya me lo habré ganado para un descanso infinito.

Y no me queda más que despedirme de vosotros como buen católico, diciéndoos:

Que Dios os ampare; os hará falta. Por una España grande y libre de vergüenza, viva yo, luego yo, y siempre yo. Si queda algo os lo daremos a vosotros. Y nada más por hoy. Por la transcripción:

LA CABRA

Servicio de librería

A 3 y a 4 NF. el volumen:
Azorín: «Lecturas españolas»;
«Trasuntos de España»;
«Españoles en París»;
«El paisaje de España visto por los españoles»;
«Visión de España»;
«El escritor»;
«Tomás Rueda»;
«Confesiones de un pequeño filósofo»;
«De Granada a Castelar»;
«El político»;
«María Fontán»;
«Castilla»;
«Los valores literarios»;
«Doña Inés»;
«Baroja»;
«La leyenda de Juan de Alzate»;
«Las inquietudes de Shanti Andia»;
«Fantasías vascas»;
«El gran torbellino del mundo»;
«Las veleidades de la fortuna»;
«Los amores tardíos»;
«El mundo es así»;
«Zalacain el aventurero»;
«La casa de Alzate»;
«Los últimos románticos»;
«Las tragedias grotescas»;
«El laberinto de las sirenas»;
«Paradox Ray»;
«Blasco Ibañez»;
«Entre naranjos»;
«Arroz y tartana»;
«La condenada»;
«Otros cuentos»;
«Cuentos valencianos»;
«Cañas y barro»;
«Valle Inclán»;
«Tirano Banderas»;
«Corte de Amor»;
«Sonata de Primavera»;
«Sonata de otoño»;
«Sonata de invierno»;
«Voces de gesta»;
«Cuentos de abril»;
«Flor de santidad»;
«Coloquio románticos»;
«Los cruzados de la causa»;
«El resplandor de la hoguera»;
«Gerifaltes de antaño»;
«Jardín umbrío»;
«Cara de plata»;
«Claves líricas»;
«Unamuno»;
«Vida de don Quixote y Sancho»;
«Tres novelas ejemplares y un prólogo»;
«Niebla»;
«Abel Sánchez»;
«La Tía Tula»;
«Andanzas y visiones es-

Seña de IOETAS

PATERNALES

Envío: A los hijos de los exiliados de la guerra civil española.

Hijo, ¡qué hijo, mi hijo! Hijo, que quiero explicarte. Mirame bien a la cara.

Que con amor quiero hablarte. Decirte, lo que te quiero.

Sin negar amor a nadie. Quiero que quieras, queriendo.

Ser la imagen de tu padre. Lucha por el bien de todos.

¡Que no te detenga nadie! Pon al servicio del

Abonnements : 1 an
Version française 5 NF.
Version franco-espagnole 20 NF.

Redaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
Tél. BOT 2202

EL COMBAT

SYNDICALISTE

PAGINAS EN

ESPAÑOL

UNA HISTORIA DE SIEMPRE

Constantin Noica

El ejemplo lusitano

PARA reflejar el carácter portugués los españoles recurrimos, hace muchísimo tiempo, a la imagen que explica: «Castellano: si me sacas del pozo te perdono la vida». Por la inactividad española y el probado dinamismo portugués frente a dos dictaduras, nos hallamos ya en el caso de invertir los términos, no totalmente, tal vez, pero sí hasta el punto de que los anti de Hispania aguardamos los buenos oficios de los anti de Lusitania para librarnos de la tiranía de Franco. Porque un hecho es evidente: en tanto el portugués obra, los españoles declamanos.

Ante la acción revolucionaria de Beja los refugiados españoles hemos quedado absortos. Aquella acción ha sido infortunada, mas podía no serlo. Ante nosotros mismos, hombres inoperantes, quedamos disminuidos. Aguardaremos a que el portugués del cuento «nos perdone la vida» si nos saca del pozo a nosotros? Para alcanzar Madrid habrá que aguardar que el herosmo luso se haga con Lisboa? Sería afortunado que una democracia establecida (tras os montes) diera la mano a los democratas españoles. Afortunado y cómodo. Pero ilógico; no ya por orgullo español — esa pose ridícula que tanto nos afea en la Historia — sino por deber y compañerismo. Padeciendo cada país una calamidad pareja, siendo vecinos portugueses y españoles, habiendo Salazar ayudado a Franco y amenazado éste con ayudar a Salazar según la salida del «Canarias» a por el «Santa María», no hay razón que nos separe de nuestros amigos portugueses ni estrategia cabal que aconseje abandonar a éstos en sus ahincadas empresas de liberación.

Franco y Salazar tienen firmado eso del Pacto Ibérico; Delgado y Herrera conviniere en valorizar con acciones la sigla D.R.I.L. Por ahora la acción es unilateral en favor de los portugueses. Los españoles así quedamos: peinando la calva al Cid. Mientras, persistimos en la queja de que un tercero en liza nos impide hacer, siendo, lo que mayormente impide, la inercia que nos inopia.

No decimos que los españoles seamos inútiles. Tenemos reacciones. Pero como buenos meridionales, a veces nos dejamos ganar por la mororra.

EL periódico «The Observer» de Londres, ha iniciado hace poco una fuerte campaña por la liberación de una serie de intelectuales, filósofos, escritores y poetas, que en todo el mundo sufren penalidades y cárceles, algunos de ellos bajo la amenaza de la pena de muerte, por defender sus ideas y por proclamar en alta voz la libertad y dignidad del hombre. Esta lista está encabezada por el filósofo rumano Constantin Noica, cuya obra inédita «Historias según Hegel», se está ahora editando en Londres.

Constantin Noica fue condenado hace un año a veintidós años de trabajos forzados por un tribunal de Bucarest. En condena graves incurrieron igualmente algunos discípulos y admiradores de este filósofo, uno de los más puros y más desinteresados defensores de la libertad, en un mundo donde el Leviathan odia y persigue la libertad hasta los más ocultos rincones del alma. La obra de Noica se ha mantenido, durante los últimos treinta años, en la esfera limpia de los ideales filosóficos. Con este espíritu publicó, muy joven, hace treinta años, su primera obra, «Mathesis o las alegrías sencillas», su «Diario filosófico», sus estudios sobre Hegel, Kant, San Agustín, Descartes, Leibnitz y Goethe.

Sus enseñanzas se han desarrollado siempre de manera socrática; para proseguir estas enseñanzas y dar término de ellas, ha preferido el exilio dentro de su propia patria, al exilio fuera de su patria. Todo lo ha hecho con actitud de hombre libre, pero sin violencia verbal, sin retórica, con el espíritu de una convicción sencilla. Lo ha hecho en el ámbito de una escuela con la cual él soñara, una escuela de hombres, sin profesores, concebida y llevada a ejemplaridad, donde volviera a ser realidad viva la Pládeia griega.

«Sueno — escribe Noica en su «Diario filosófico» — con una escuela donde se enseñe en realidad nada. Vivir pensando y convencionalmente, al margen de una ciudad, y los hombres jóvenes, algunos hombres jóvenes del mundo, vengan allí para liberarse de la tiranía de los profesores. Porque todo y todos les dan lecciones. Todo ha de ser aprendido desde fuera y de memoria y lo único que se les permite de vez en cuando, es hacer preguntas. Pero no véis que también ellos han de decir algo, de testimonio algo? ¿Y no véis que nosotros no tenemos siempre algo que decirles? Somos sólo mediadores, entre ellos mismos (pero eso no se les debe decir). Es la suya una escuela donde el maestro también aprende. «Una escuela donde el maestro no

aprende también él es un absurdo.» Una escuela donde se intenta pensar de un modo vivo, a saber procediendo mediante totalidades; unas totalidades a deducir de elementos infinitesimales. «Aristóteles — la única vez que me atrae — nos brinda un ejemplo sugestivo. Imaginamos un ejército, dice él, echando a correr en desorden. En un determinado momento, un soldado se detiene. A su alrededor se detienen otros cuatro o cinco. Luego, alrededor del núcleo formado por ellos, se reúnen otros y de repente todo el ejército se vuelve cara al enemigo y dispuesto a luchar nuevamente. Esto significa, «vivos»: uno solo, el elemento infinitesimal, puede conculcar el resto. Un solo individuo puede vertebrar todo. No subes, matemática y gradualmente, de lo sencillo a lo compuesto, sino que subes, sin componer, de lo sencillo al todo. Es la paradoja de la vida, pero la paradoja de cualquier vida.»

A los profesores de hoy, Noica los compara al hermano del hijo pródigo, el huero del que habla el Evangelio. «Veo tan concretamente a este hermano moral que le dejo emitir juicios sobre el mundo de hoy, tomados actitudes, dando clases, participando y sobre todo negándose. Ya que es un hombre curioso — como cualquier sedentario — vendrá a ver que hacemos en la escuela. Alguien de nosotros le dirá en la cara: «Eres el hermano del hijo pródigo.» El no oye bien, porque todos los orgullosos son algo sordos, y dirá: «Perdóname, soy el profesor...» Y esperará que le pregunten sobre materia profesa. Pero nadie le preguntará.

Saber es empezar. Al saber concreto, al saber sabido, el filósofo prefiere la aproximación de lo pensado. Ni la cultura, ni menos aún la filosofía, son posibles sin amor. Quien, como el hermano del hijo pródigo, hace cultura sin amor, es simple vehículo de conceptos. «El hijo pródigo posee la voluntad. El hermano del hijo pródigo posee la curiosidad y el orgullo. ¿Quién peca más? Acá, y ambos poseen la curiosidad. Pero el hijo pródigo abre la puerta; el hermano mira por la mirilla.» Considerando la historia de la filosofía, Noica ve la serie de filósofos sin el «demonio de la filosofía». El padre de todos ellos es Aristóteles. En la filosofía alemana — en Kant, el conocimiento; en Fichte, lo ético; en Schelling, lo orgánico; en Hegel, el conocimiento — el hombre sobre todo, una filosofía de la libertad.

Desde que su patria había dejado de ser una patria y muchos amigos habían tomado el camino del exilio, o habían aceptado, quedándose en el país, el camino del martirio, Constantin Noica escogió su propio destierro. Un destierro lleno de riesgos, de sufrimiento, de terror, pero un destierro sin nostalgia, rodeado de paisajes y cargado de lirismo, como es cuando se escoge la propia patria como un lugar del exilio. En una ciudad de provincia, en Campulung, enseñaba libremente a un grupo de amigos y seguidores, filosofía, literatura. Su pecado era precisamente éste: el de enseñar libremente, pese a que lo que enseñara no tenía contingencia alguna con el hecho político, ni con el régimen y forma del gobierno del totalitarismo comunista. Un pecado que equivale, para la mentalidad totalitaria, a un acto «de conspiración contra la seguridad del Estado» y de «inteligencia con el enemigo».

La historia de hoy parece una historia de siempre. El Leviathan, el tirano, odia al filósofo, su dignidad, su libertad y busca su perdición. Pero no nos engañemos. La historia es bien nueva, ya que el tirano de hoy no persigue las voces libres que clamaban, sino las más recalcadas y brachadas de una coincidencia que en su propio, profundo silencio («hay en nosotros algo más profundo que nosotros mismos», escribió una vez Noica, recordando a San Agustín), formula la más aleccionada protesta.

Jorge USCATECU

APOSTILLA DE LA REDACCION

En este trabajo, que reproducimos íntegramente del diario barcelonés «La Vanguardia» nótese la coincidencia completa con las normas racionalistas del pedagogo Francisco Ferrer Guardia, persona tan odiada y perseguida en vida y muerte por la grey clerical española. Y en su penúltimo párrafo, si de él eliminamos el vocablo «comunista» y quedamos perfectamente enclavados en terreno totalitario, franquista. ¿Lo que se parecen un absolutismo y otro absolutismo? Pese a las mentiras de colores!

Los yomenfujistas de siempre suponen: «Después de mí el diluvio». Franco afirma: «Después de mí el comunismo».

De creer a los carlistas de hoy, a eso del 1835 ya se levantaron en armas contra el comunismo.

Por eso a aquella guerra de siete años se la calificó «de los madrugadores».

Con tupe semejante cualquier historiador comunista es capaz de asegurar que el camarada, Robespierre inspiró la Revolución francesa según normas recibidas de Carlos Marx.

Torciendo así el ácoro, el comunista Cualquiera sostenía en 1945 que Marx escribió su «Capital» a merced a los consejos de Stalin. (Esa caricatura no es mía; es de Tito de Yugoslavia).

Por deformación política ese que vino de España me llamó orfio. Lo puse verde.

Pasma la tranquilidad con que caudillos y presidentes de dictaduras torturan y matan montados en el alazán del Gran Infundido.

Sería infame considerar al comunista próximo al falangista. Pero es justo interpretar al falangista muy aproximado al comunista.

Que me llamen «productor» o «proletario» me tiene sin cuidado. Lo que importa es desprenderse de la argolla.

Que falangos y comines nos sigan remachando...

CHISPERO

Estas páginas escritas en español han sido muy bien recibidas. Numerosas cartas que se nos han dirigido lo atestiguan. Particularmente se reconoce nuestro esfuerzo, la continuidad de nuestra obra, que es la de todos.

Pero hay algo que apremia digamos: todo esto nos ha acarreado pérdidas, situándonos al borde del apuro, del cual salimos o...

En fin, que no pedimos dinero, sino nuevos suscriptores, nuevos compradores; ello proporcionará un mejor desarrollo al periódico y el saneamiento de nuestra economía.

¡Ayudadnos! — C. S.

tantin Noica escogió su propio destierro. Un destierro lleno de riesgos, de sufrimiento, de terror, pero un destierro sin nostalgia, rodeado de paisajes y cargado de lirismo, como es cuando se escoge la propia patria como un lugar del exilio. En una ciudad de provincia, en Campulung, enseñaba libremente a un grupo de amigos y seguidores, filosofía, literatura. Su pecado era precisamente éste: el de enseñar libremente, pese a que lo que enseñara no tenía contingencia alguna con el hecho político, ni con el régimen y forma del gobierno del totalitarismo comunista. Un pecado que equivale, para la mentalidad totalitaria, a un acto «de conspiración contra la seguridad del Estado» y de «inteligencia con el enemigo».

La historia de hoy parece una historia de siempre. El Leviathan, el tirano, odia al filósofo, su dignidad, su libertad y busca su perdición. Pero no nos engañemos. La historia es bien nueva, ya que el tirano de hoy no persigue las voces libres que clamaban, sino las más recalcadas y brachadas de una coincidencia que en su propio, profundo silencio («hay en nosotros algo más profundo que nosotros mismos», escribió una vez Noica, recordando a San Agustín), formula la más aleccionada protesta.

Jorge USCATECU

APOSTILLA DE LA REDACCION

En este trabajo, que reproducimos íntegramente del diario barcelonés «La Vanguardia» nótese la coincidencia completa con las normas racionalistas del pedagogo Francisco Ferrer Guardia, persona tan odiada y perseguida en vida y muerte por la grey clerical española. Y en su penúltimo párrafo, si de él eliminamos el vocablo «comunista» y quedamos perfectamente enclavados en terreno totalitario, franquista. ¿Lo que se parecen un absolutismo y otro absolutismo? Pese a las mentiras de colores!

CHISPAS

Salazar ha dicho y Franco ha repetido: «El golpe revolucionario de Beja fue preparado por los comunistas».

Y estos — que ignoran todo el asunto — están de acuerdo.

¿Y cómo no han de estarlo si el fascismo les hace la propaganda gratis?

Los yomenfujistas de siempre suponen: «Después de mí el diluvio». Franco afirma: «Después de mí el comunismo».

De creer a los carlistas de hoy, a eso del 1835 ya se levantaron en armas contra el comunismo.

Por eso a aquella guerra de siete años se la calificó «de los madrugadores».

Con tupe semejante cualquier historiador comunista es capaz de asegurar que el camarada, Robespierre inspiró la Revolución francesa según normas recibidas de Carlos Marx.

Torciendo así el ácoro, el comunista Cualquiera sostenía en 1945 que Marx escribió su «Capital» a merced a los consejos de Stalin. (Esa caricatura no es mía; es de Tito de Yugoslavia).

Por deformación política ese que vino de España me llamó orfio. Lo puse verde.

Pasma la tranquilidad con que caudillos y presidentes de dictaduras torturan y matan montados en el alazán del Gran Infundido.

Sería infame considerar al comunista próximo al falangista. Pero es justo interpretar al falangista muy aproximado al comunista.

Que me llamen «productor» o «proletario» me tiene sin cuidado. Lo que importa es desprenderse de la argolla.

Que falangos y comines nos sigan remachando...

CHISPERO

Estas páginas escritas en español han sido muy bien recibidas. Numerosas cartas que se nos han dirigido lo atestiguan. Particularmente se reconoce nuestro esfuerzo, la continuidad de nuestra obra, que es la de todos.

Pero hay algo que apremia digamos: todo esto nos ha acarreado pérdidas, situándonos al borde del apuro, del cual salimos o...

En fin, que no pedimos dinero, sino nuevos suscriptores, nuevos compradores; ello proporcionará un mejor desarrollo al periódico y el saneamiento de nuestra economía.

¡Ayudadnos! — C. S.

Según los ojos que miran

LOS hieren los oídos con la evolución de ese periodo de tiempo anterior a 1914, que califican con énfasis de bella época, dando por entendido que la mala época son los tiempos actuales.

Esto merece una explicación: No cabe duda de que para los que poseían mucho o poco dinero, fue una buena época llena de facilidad, de sosiego y de relativa calma. Por desgracia muchísimos no poseían nada de dinero — las tres cuartas partes de la gente, por lo menos — y sin dinero nada de todo eso existe. Para los que cobraban un salario irrisorio no más, no había más que indigencia, pobreza y miseria. Los trabajadores vestían poco menos que los mendigos de hoy; no viajaban casi jamás, comían escaso y mal, y no tenían ni tiempo ni recursos para gozar de descanso y distracciones. La degeneración se notaba menos y se contenía en la clase burguesa y en la aristocracia. Hoy ha crecido y ha desbordado sobre la clase media y proletaria, el proletariado inconsciente. Había menos accidentes, menos catástrofes, menos crímenes. El progreso los ha aumentado. Había menos huelgas porque el sindicalismo se hallaba en organización rudimentaria, pero los conflictos eran menos políticos y los líderes más sanos y más sinceros que los de ahora. El comunismo se hallaba aún en el óvulo de su creación y el socialismo tumultuoso y minúsculo apartado de las combinaciones gubernamentales, desempeñaba el papel de fantasmón de la revolución. Enarbolaba sus pendones rojos y proclamaba que el triunfo del socialismo con la jornada de cuatro horas se hallaba al caer.

Era la bella época del mito de la redención proletaria, que corría parejas con los enormes apuros de los trabajadores. Era, si se quiere, la bella época, puesto que fue «extrema» de guerras mundiales y de la consiguiente y mortificadora inquietud de hoy. Fue la bella época para los patronos, para los jefes, para los mandones de toda índole, que gozaban de la estabilidad y la continuidad de sus privilegios monolíticos y perennes.

No podía serlo a la vez para los insatisfechos, para los desprovistos de los derechos y de la posibilidad de gozar de una base mínima de existencia de clase.

Pueden condolerse de su desaparición los primeros que la evolución general aunque espúrea, coloca frente a un porvenir cuyos cambios y transformaciones presentan un grave problema y una incógnita preocupadora para ellos.

No hay bella época para todos sin distinción, cuando con el mal de muchos se constituye es bien de unos cuantos.

No puede concederse el calificativo de bella época a ningún parentés de la Historia de los pueblos consagrada exclusivamente a la felicidad de una minoría en aras de un autodefén de las condiciones primordiales de la inmensa mayoría existente. Si la auténtica bella época no es un mito su reino será la boca de la mina, entre muertos de agotamiento los picadores de bituminoso, al dejar la oscuridad del infierno en que se deshigaban.

Fulgencio MARTINEZ

COMENTARIOS MINIMOS

Hombres y ciudades

ES con frecuencia que nos llegan escritos de Religis. Bastantes veces hemos tomado la pluma para hablar de sus opúsculos. Y ello se explica: Si entre libertarios no comenamos lo que un libertario ha escrito ¿quién los van a hacer? Estos días que se ha celebrado el centenario de Han Ryner, se ha puesto de relieve, en esta ocasión, el vacío hecho por los escritores burgueses que sabemos son la mayoría, al respecto de los libros del autor de «Les Parables Cyniques».

Desde tierras de América, allá en Montevideo, con el denominativo Ediciones Humanidad, Religis hace imprimir ensayos, poemas, entrevistas, etc. Nos placen sus escritos porque, además de poseer un sentido ecléctico y cosmopolita, dentro del criterio libertario, usa un cuidado estilo literario. En nuestros medios es ello cosa que suele relegarse a un plano secundario. Acostúmbrese a hacer trabajos sociológicos o a hacer un todo esquemático, seco. Y no obstante, no puede olvidarse que tenemos entre los escritores ácratas, quienes han alcanzado a poseer riqueza de ideas, expresadas de un modo cuidado, con prosa bien cincelada. A título de ejemplo puede citarse a Ricardo Mella; a veces tomarse también, como ejemplo de prosa rutilante, poética inclusive; rica en ideas iconoclastas, la de González Pacheco.

Religis tuvo su etapa andariega. Fue de ceca en meca a través de Europa, en plan de sondear el sentir en torno a problemas vitales de resonancia humanitaria, de hombres de mente esclarecida y fondo liberal, conocidos internacionalmente en el mundo del Arte, de la Ciencia, o de la Literatura. Acá y acullá, en revistas y periódicos, fue publicando el resultado de sus entrevistas. Después, con laudable perseverancia, ha procurado acoplar en opúsculos desparrramados trabajos. Recuerdo ahora: «De mis peregrinaciones europeas», «Doce capitales», «Bulgaria desconocida», «Sendas en espiral», etc.

Acabo de recibir, recién salido de la imprenta, un grueso volumen que lleva por título: «Doce capitales — Peregrinaciones Europeas». El libro tiene más de cuatrocientas sesenta páginas. En él ha reunido Religis lo que al respecto de viajes y entrevistas estaba incluido en reducidos opúsculos. Ahora todo ello toma un mayor carácter de unidad estando acopiado en un solo tomo. Señala el autor que se trata de una edición revisada y aumentada con bastante material inédito.

En época como la nuestra, que impera como una pesadilla el temor a la guerra, indudablemente, es aconsejable, siquiera para robustecer el criterio de minorías pacifistas, recordar el modo de pensar de algunos «guías espirituales». Pese a que la mayoría de los consultados ya fallecieron, sus opiniones constituyen a manera de una estela que perdura a través de los años.

París, Berlín, Viena, Budapest, Praga, Hamburgo, Ginebra... El autor ofrece la sensación del ambiente social y de los paisajes. El autor nos ofrece el retrato psicológico de hombres de tendencia filosófica tal vez diferente pero aunados en un mismo fervor de paz y de humana fraternidad. Aunados por vínculos culturales, convencidos unos y otros de que no debe de haber ciencia sin conciencia.

Por las páginas del libro, con su pensar y su manera de ser, desfilan hombres como: Max Nettlau, Pierre Ramus, Heinrich Mann, Henri Barbusse, Han Ryner, Romain Rolland, Lucien Duthiers, y otros muchos que exponen su manera de enjuiciar la vida.

Leídas sus páginas, uno cierra el libro y guarda en la retina la profusión de imágenes, y acopio de pensamientos dignos de estima. Cosa que complace a todo el que es amigo de leer.

FONTAURA

La revolución industrial

EL lapso de tiempo, que discurre entre 1740 y 1830, lo califican los recién ricos ingleses, de era de las vacas gordas de la revolución industrial.

Reinaba en las afortunadas islas nortumbrias, por ese tiempo, un panorama de la singularidad crítnoide (Jorge el tres). Pero gozaba del modo más absoluto, de las «commodities», regalías, regalos y delincuencias del mandar, uno de los Pitts, el antegénito.

Se instaura a la sazón la chatarra del maquinismo más desenfrenado: los Bancos de Clutts de la City, ejercen la usura más harpagonal; y los millonarios de sterling surgían en el humus de la general miseria, como los hongos en el detritus después de fecundante imbre o lluvia autumnal.

El anglicismo se muestra pavoroso, a causa de la metamorfosis que lo rochilizó. Pero, hay que aclarar el parchis; y no hacer el papanatas y dejarse tomar los rizos como un canelo.

A la Gran Bretaña le han cubierto el riñón las dragonadas de la bucanería marítima, el anexionismo, terrestre tipo Kuwait, y la pedernalidad de entrañas con que ha explotado el medio mundo o hemisferio de colonias, que por las malas o por las buenas se ha echado al plato. Breve y conciso o ahorrando palabras: al imperialismo le debe hasta el aliento.

La revolución industrial no fue ninguna de esas dos gracias. No mudó de stilo un adobe. No estorbó una digestión. No rompió un molde de hacer pies bonitos. No desportilló un cacharro. Hizo más nababs a los ricos; y más asisianos y muertos de hambre a los pobres. Aprovechó el impulso que dióron a la sed de vivir los tócineteros de Chicago y la Revolución francesa, para que remontaran la cucaña del caballaje y la misteriosa misturera, una porción de ganapiños de la industria de trascantón.

Las máquinas de tejer, de arrastrar pesos y de beneficiar metales, hacia siglos que existían poco menos que en botón, gracias al divino botón.

Lo nuevo fue el despiadado sistema de desollar proletarios sin escalar en el taller; y de prensar humano orujo y bagazo en el ramo fabril y en el coto veneno o a hilo de filón.

Y la inopia de ese salvaje modo de producir dividendos dividendos, se derivó, fue lo más bomba de lo megalomórfico también.

Media Albión dejada cesante y sin camisa por el paro forzoso, que ocasionaba el hermetismo que se estreñó, hubo de emigrar a Australia y a Wellingtonia, a pelar el eucalipto para hacerse agua, y a dedicarse al canibalismo de cazar indije como kanguros.

Muchos de estos coloniales de altavión, llegaron a Nueva Gales del Sur como convictos o siervos de la pena; como penados.

En la metrópoli, la mecánica había hecho un problema de logaritmos lacear una papa con grillos. Sobre los cúmulos de escoria en la boca de la mina, caían muertos de agotamiento los picadores de bituminoso, al dejar la oscuridad del infierno en que se deshigaban.

Fulgencio MARTINEZ

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

COMENTARIOS MINIMOS

por
A. SAMBLANCAT

Se percibían suculentos jornales de arbolismo de Cantorbery, de 6 a 12 peniques por cogulla.

Despedazábanse los dockers en jornadas de sol a sol; que duraban desde el alto cielo del amanecer hasta el baño del bajo anochecer.

Niños de siete años absorbían un palor de cera virgen, en los molinos que arkwright tenía en el Derbyshire, en donde las dos terceras partes de sus 1.150 obreros estaban aún en edad de ir a la escuela, a que los destorocaran.

En la fábrica de Samuel Grey, el 12 por 100 de sus 652 trabajadores no llegaban en 1815 a 10 años; y menos de un 30 por 100 no excedía de 18.

En las factorías del duque de Bridgewater, había campanas y relojes que no daban a los peones más de un minuto de tiempo para despachar soltando el preso en el retrete.

En Newcastle y en Cardiff, las mujeres en gravidez, se pisaban el preñado en los lavaderos de mineral.

En multitud de manufacturas del Clyde, cada oficial tenía un asistente gratuito en el aprendiz, que es pretexto de enseñarle a hacer el esclavo no devengaba retribución, habitaba en sótanos de murciélago casi la totalidad de la mano de obra portuaria.

Manchester y Birmingham eran dos presidios metalúrgico y textil.

El hambre que se pasaba en Whitechapel, en Irlanda y en las Highlands de Escocia era perruna.

Así a John Bull le bullia y estallaba la bolsa lusa. Y se le amacizaba como acero de yunque el cogote de toro, atiborrándose de cerro de Middlesex, de cerdo de Norfolk, de patos de Aylesbury, de queso del Cheshire, y leche y miel de Devon y Dorset.

MEMORANDUM

La procesión va por dentro

LA Plaza Nueva de Sevilla es con un monumento en el centro, hoteles a los lados y el Ayuntamiento frontero. En la Plaza Nueva desemboca la típica calle de las Sierras y la Comercial de Velázquez. La plaza tiene movimiento, tiene alegría. Hay puestos de aguardiente y alcazarraz con agua fresca en verano, concurrencia en los bancos que no puede resistir el calor de las casas y bulla de chiquillos.

Puede que ahora hagan cine. El cine al aire libre era antes en la Alameda de Hércules y en el Prado, junto a los jardines de Murillo en las noches estivales, sin una misericordia de frescor.

¿Qué de recuerdos despiertan estos lugares? Por algo Cervantes tenía medida en el alma a Sevilla. Aquí estudió, aquí vió representar a Lope de Rueda, aquí aprovisionador de la flota, aquí ejerció de alcahalero, aquí estuvo preso. Asistió a los tres corrales por afición a la caratula, frecuentó el Arenal, observó de cerca el Barquillo... En las gradas de la catedral, en lo que fue lugar de contratación, hizo parada. Placas hay que le nombran en inscripciones de su primorosa novela «Rinconete y Cortadillo» o, no igualada por nadie.

Hallándome yo en Sevilla, llegué a mi matrimonio que había venido de la Argentina a visitar España y me preguntó lo que el monumento de la Plaza Nueva representaba:

— Fernando III el Santo, conquistador de la ciudad y padre de Alfonso X el Sabio.

— Gracias.

Pasó de esto algún tiempo, no mucho. Me parece que iba yo con una compañía de comedias. Sí, como representante de una no vulgar compañía de comedias. (En casa somos todos de la parcialidad de Cervantes, y de la caratula cuatro de nosotros).

¿Dónde fue encontrar a los argentinos de la Plaza Nueva de Sevilla? En el Norte, pero no se me acuerda el punto. Lo mismo puede ser Asturias que Galicia.

No me conocieron, yo a ellos sí. Estaban sorprendidos ante un edificio de nueva construcción, bastante agradable a la vista, sin saber lo que tal fábrica era. ¿Residencia oficial? ¿Comunidad religiosa? ¿Palacio particular?...

El lugar tenía cierto atractivo y se conoce que habían llegado hasta allí paseando. La señora iba y venía con la máquina fotográfica. El señor parecía no confiar en los transeúntes y los dejaba pasar sin abordarlos.

Deteniéndome, dejéme querer. — ¿Es usted de acá? — No, señor.

— ¿Luego no sabe qué edificio es éste? — Sí, señor.

— ¿Quiere usted explicarnos? — La cárcel, señor, la cárcel. — ¿La cárcel que al exterior tan bien parece? — Por fuera, pero la procesión va por dentro...

PUYOL

PUYOL

PUYOL

PUYOL

PUYOL

PUYOL